

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



LA PRIME DE 1873.

Nous sommes à préparer la prime de 1873 pour nos abonnés. C'est un des tableaux qui ont fait le plus de sensation à la fameuse Académie royale de Londres. Il représente une des plus belles scènes de la vie de Jésus-Christ, celle où Marie et Joseph le trouvèrent dans le temple au milieu des docteurs de la synagogue.

Nous ne pouvons offrir rien de plus beau à nos abonnés; s'il est vrai que quelques-uns ont murmuré, l'année dernière, nous les défions cette année de ne pas être enchantés.

L'original de ce tableau a coûté \$50,000, et les copies ne se vendent jamais moins de \$10 aux Etats-Unis. Nous avons voulu faire un grand effort pour satisfaire nos abonnés actuels, les mettre dans la douce obligation de payer leur abonnement, et pour nous attirer une légion de nouveaux abonnés.

Nous l'enverrons d'ici à un mois à tous nos agents, et elle sera donnée à tous ceux qui paieront avant le premier jour de l'an ce qu'ils nous doivent et à ceux de nos nouveaux abonnés qui, en s'abonnant, paieront six mois d'avance.

A TRAVERS MES LIVRES.

LES ÉLECTIONS—LES PRÉSIDENTS AUX E.-U.

Vous connaissez cette anecdote: Un des concurrents du duc de Morny, jaloux de ses chances d'élection, lui demandait tout haut ce qu'il avait promis à ses électeurs. On parlait beaucoup d'une prochaine éclipse de soleil. "Je leur ai promis une éclipse de soleil pour le 10 juillet. Toutefois en loyal concurrent, j'ai dit que vous-même pourriez en promettre une autre, mais que votre jour n'était pas encore arrêté."

Arsène Houssaye, qui rapporte cette anecdote, ajoute: On ne pouvait pas mieux faire la satire de toutes ces stériles et ridicules promesses des pipeurs de voix, qui souvent n'étaient pas appelés et étaient élus.

Réflexion profondément philosophique, mais complètement inutile, attendu que ce n'est pas avec de vaines promesses que l'on fait battre le cœur d'un électeur tout à fait dans le mouvement.

A la jeune fille naïve, dont la grâce vous séduit, l'on offre des châteaux en Espagne, avec promesse d'y ajouter la main dans un avenir plus ou moins rapproché; et cela fait merveille.

Mais le voteur n'est pas précisément un jeune poussin dont le cœur, fait pour battre, ne demande qu'à s'ébranler; c'est un rude gaillard, qui ne donne ses caresses, qu'après avoir vu la couleur de votre argent.

Ce n'est pas avec des promesses d'éclipses, autrement dit des contes en l'air, que l'on fait aujourd'hui une élection, dans l'un de ces comtés gangrenés, où le plus riche est sûr de l'emporter; c'est avec de bonnes et belles espèces d'un usage manifeste, ou aisément négociables.

Si le soleil a joué son rôle dans les élections, comme texte à une agréable plaisanterie, je dois à la vérité de faire connaître que la lune en a joué un non moins important, quoique moins honorable.

Cette fois, quittons la France et traversons la Manche, en chantant avec Marie Stuart:

Adieu, charmant pays de France,  
Pays que je dois tant chérir!

Nous voici donc sur le sol de la libre Angleterre, dans le comté de Westminster, à l'époque des élections. La terre commence à se voiler des ombres de la nuit, et bientôt l'on pourra dire:

C'était l'heure où, du jour, adoucissant les peines,  
Le sommeil, grâce aux dieux, se glisse dans nos veines.

Au coin d'une rue, nous rencontrons un personnage à l'allure mystérieuse, au regard à la fois inquiet et interrogateur, à la physionomie réservée et prudente, quoique insouciant.

Silence et mystère! C'est "l'homme dans la lune," "the man in the moon."

Qu'allez-vous faire? Lui tirer une révérence et passer votre chemin?

Oh! que nenni. Arrêtez-vous hardiment, et demandez-lui: "What news in the moon?" "Quelle nouvelle dans la lune?"

Et, alors, vous verrez le personnage mystérieux s'engager avec vous dans un collège, où il sera question de la candidature de M. un tel, et des raisons... monnayées qui pourraient vous induire à voter pour lui.

Si vous êtes à vendre, vendez-vous; c'est le bon moment.

Voilà ce qu'un auteur anglais appelle "a poetic form in the variety of way in which our ancestors administered their bribes." Ce qui pourrait se traduire en bon français: la poésie de la corruption électorale. Et c'est pour cela que nous l'avons peinte avec autant de solennité...

Eh! mon Dieu, que voulez-vous? On prend la poésie où l'on peut. Il pousse bien des fleurs sur les cadavres des cimetières.

Ces "pipeurs de voix," en d'autres endroits, n'avaient rien à faire avec la lune. On les appelait tout bonnement des *eggheads*, *lamb*s.

Il est beaucoup question de ces douces brebis, chères à Mme Deshoulières, dans une déposition faite devant un comité d'élection, par M. Larpent, candidat Whig, à Nottingham, en 1842.

Il faut vous dire d'abord que Nottingham passait pour un des bourgs les plus ouverts à la corruption et à la vénalité.

A cette élection les candidats Whigs avaient dépensé environ \$75,000; les candidats tories y avaient dépensé de leur côté environ \$30,000. Cela fait déjà plus de \$100,000 pour à peu près 5,000 électeurs.

M. Larpent, l'un des candidats Whigs, avait donné sa démission en faveur de M. Walter, l'un des candidats tories, afin de désintéresser ceux-ci, bien décidés à faire annuler l'élection pour cause de corruption.

Cette transaction devenue publique, suscita un comité d'enquête, et MM. Walter et Larpent furent pris à partie.

Dans sa déposition, M. Larpent dit: Ces *lamb*s coûtent très-cher, et sont certainement très-répréhensibles; mais pour montrer où en étaient les choses, je dirai que, le jour de la nomination, j'allais à la bourse, donnant le bras à lord Rancliffe; un homme s'avança par-dessus la foule pour nous donner un coup, et, comme j'étais plus grand que lord Rancliffe, ce fut moi qui le reçus. Un de nos amis jeta cet homme par terre; mais il fut à son tour renversé sur lui, et une bataille commença...

De là, vous concevez, la nécessité pour M. Larpent de se faire ce que M. John Lemoine appelle "une garde du corps" avec ces agneaux.

Mais permettez-moi de vous citer encore quelques mots de cette curieuse déposition; on y verra à quels frais exorbitants pouvait entraîner une élection.

"J'eus à faire des dépenses énormes, continue M. Larpent. Pour tous les comités, il y avait des avocats, des messagers, des imprimeurs. Comme mon concurrent (M. Walter, du *Times*) avait des relations avec la presse, il envoya de Londres à Nottingham des journalistes qui créèrent immédiatement un journal contre moi. Je fus obligé de faire comme eux et de riposter par un autre journal. Tout cela m'a coûté beaucoup d'argent, en coureurs, en imprimeurs, en écrivains, etc."

"Les agneaux, à Nottingham, ajoute l'écrivain que nous citons tantôt, étaient divisés en sept districts; chaque district avait un comité, et il y avait en outre un comité général. Mais, quand on les payait à l'avance, ils ne gardaient pas toujours leur parole et se faisaient payer une seconde fois par le parti opposé pour faire volte-face."

Un agent des candidats whigs disait dans une déposition:

"Les électeurs disaient sans hésitation: "Nous ne voterons pas sans argent," et la seule question qu'ils fissent était: "Combien nous donnerez-vous?... " Ils étaient si décidés à se faire payer qu'en beaucoup de cas, ils réclamaient l'argent d'avance... J'attribuerais volontiers la cause de cette vénalité, d'abord à l'accroissement de la pauvreté, puis à l'absence de toute opinion politique. Beaucoup disaient: "Nous nous moquons de la politique; c'est une affaire entre *whigs* et *tories*, et ni les uns ni les autres ne feront rien pour nous."

Il ne faudrait pas aller au bout du monde, comme ce gaillard qui cherchait "une rare beauté," pour retrouver de nos jours et des comités qui se vendent, et des électeurs qui se désintéressent entièrement de la question politique, pour ne songer qu'au profit immédiat que peut leur rapporter leur adhésion à telle ou telle candidature. Je pourrais vous citer des comités ou les mêmes scènes ont été jouées, et dans la même forme, et dans les mêmes termes.

Mais qu'ils se rassurent, je ne les nommerai pas.

Mon cher Mousseau, vous qui lisez si assidûment le *Times*, je suis sûr que vous accueillerez avec plaisir les notes ci-dessous; outre les renseignements précieux qui s'y trouvent, et que tout homme instruit aime à connaître. Vos lecteurs y prendront une juste idée des énormes dépenses qu'entraîne un journal bien fait. Ces notes sont prises dans l'*Événement* de Paris:

"L'information est le côté réellement supérieur du journalisme anglais.

"Le *Times*, en raison de son prodigieux développement, peut faire des sacrifices qui lui permettent de rivaliser avec les chancelleries comme sûreté d'informations. Les communications télégraphiques sont développées à un point inouï, et au moment d'une guerre, d'un congrès, d'une entrevue de souverains, il n'est pas rare de voir un correspondant télégraphier ses lettres au lieu de les envoyer par les courriers.

"La communication d'un document inédit, tel qu'un traité de paix, une convention diplomatique, le résultat d'une conférence, une décision prise par une assemblée politique, obtenue par un intermédiaire quelconque susceptible de recevoir une compensation, se paie un prix relativement considérable, surtout si on pense que quelques heures après tous les journaux doivent forcément publier ce même document. C'est la première qu'on paie.

"Le *Times* a naturellement des correspondants à demeure dans toutes les grandes villes et, pour chaque pays, un résident dans la capitale qui est correspondant en chef, puis fait le pays. C'est lui qui, lorsqu'un événement surgit dans une contrée hors du chef-lieu, pourvoit aux informations parties de là, soit en instituant un correspondant provisoire, soit en détachant une personne de l'état-major central.

"Cette situation de correspondant principal est très-enviée, elle est très-lucrative. On évalue à cent mille francs les appointements de la correspondance de Paris, y compris la voiture de service.

"Le correspondant actuel du *Times* à Paris est M. Lawrence Oliphant, l'auteur de *Piccadilly*, écrivain très-distingué, diplomate dont le nom est célèbre dans le monde entier par le fameux incident de l'attaque de la légation anglaise à Yeddo par les fanatiques. M. Oliphant fut gravement blessé dans cette circonstance. Il a occupé fort jeune de hautes positions dans les Indes et s'attacha surtout à la fortune de lord Elgin. Il occupa un moment un siège à la Chambre des communes et donna sa démission. C'est un voyageur intrépide qui réunit plusieurs genres d'illustrations et jouit d'une haute considération personnelle. On peut dire que, comme correspondant, il a inauguré une manière, il a trouvé des formules sur la politique française et rencontré des mots caractéristiques, désormais classiques dans le monde anglais.

"Il a la haute main, fournit les dépêches, les lettres, s'aide parfois d'un correspondant français, et, dans le domaine de l'information pure, a pour *coadjuteur* M. de Blowitz, esprit délié, nature intelligente et particulièrement active. Ce dernier se déplace, quand les circonstances l'exigent; il a suivi M. Thiers à Trouville, et c'est à lui qu'on dut naguère cette lettre curieuse datée d'Anvers, racontant la visite du correspondant du *Times* au comte de Chambord."

J'espère que vos lectrices me sauront gré des petits renseignements ci-dessous, que j'emprunte aux journaux français:

LES PRÉSIDENTES À LA MAISON-BLANCHE.—L'histoire des présidentes ou de celles qui, ne l'étant pas par contrat de mariage,







## REVUE ÉTRANGÈRE.

Le résultat de la conférence de Berlin, quoi qu'en soit connu, est considéré comme favorable à la paix et aux intérêts européens. On pense qu'il a été convenu que la Prusse, la Russie et l'Autriche uniront leurs forces pour protéger leurs intérêts respectifs, en cas d'une guerre quelconque contre une de ces trois puissances. On pense aussi qu'il a été résolu de tenter un effort énergique pour l'extirpation du socialisme ou internationalisme.

Une dépêche adressée de Paris au *Daily News* dit que les trois Empereurs, dans leur conférence de Berlin, ont résolu de conseiller au Pape de sacrifier les jésuites en s'engageant à user de leurs bons offices auprès du gouvernement italien pour la protection des corporations religieuses étrangères en Italie.

Le czaritch de Russie et le prince de Galles sont attendus à Paris au commencement d'octobre. Le gouvernement a été informé le 10, du résultat de la conférence de Berlin, en ce qui concerne la France. L'attitude des trois puissances envers la France et la considération qui lui a été témoignée causent beaucoup de satisfaction.

L'INTERNATIONAL.—Londres 10 Septembre. On dit que le Congrès International, dans sa séance de clôture, a adopté une résolution ayant pour objet de faire de la Société Internationale une organisation politique. La résolution a été présentée par M. Lanquet, un des délégués de Paris. Des délégués de Hollande, de Belgique, de Suisse, d'Espagne, de France et des États-Unis, ont protesté contre cette résolution, menaçant de se retirer si elle était définitivement adoptée. Comme la séance était secrète, il est difficile de savoir qu'elle décision finale a été prise. Mais la nouvelle du départ de plusieurs délégués français avant l'ajournement autorisé à penser que le Congrès est revenu sur son vote.

Les nouvelles les plus importantes de France sont les suivantes :

Une lettre de Paris dit que l'on s'accorde généralement sur un point : c'est que l'avènement de la mort de M. Thiers, la guerre civile éclatera en France.

Lorsque le Prince de Galles a rendu visite à M. Thiers, le président ne l'a pas reçu cordialement et ne l'a pas même invité à venir chez lui. Le prince est un aristocrate et Thiers déteste l'aristocratie. On commente beaucoup cet acte du président.

Henri Rochefort, exilé dans la nouvelle Calédonie, est dangereusement malade et l'on compte ses jours. Une autre dépêche dit que Rochefort est mourant ; sa constitution est trop faible pour supporter les rigueurs de la vie du pénitencier. Les sympathies générales environnent le chef ostracisé du républicanisme.

Les radicaux sont décidés à célébrer l'anniversaire de la première république par des banquets à Paris et dans les provinces.

Gambetta a promis de prendre la parole à un de ces banquets.

Thiers a reçu information que le Pape a abandonné toute idée de quitter Rome.

La nouvelle, donnée par le *Figaro*, d'un mariage entre miss Nellie Grant et M. Duvergier de Hauranne, est démentie par celui-ci.

## L'ARBITRAGE.

La commission de Genève a accordé \$15,000,000, aux États-Unis. Voilà le dénouement de cette grosse question de l'Alabama ! Dans quelques jours on n'en entendra plus parler, tant mieux ! Quelques journaux anglais font bien la grimace, mais l'Angleterre sera bien contente de se tirer d'affaire à ce prix là et les Américains contents d'avoir gagné leur cause s'occuperont peu probablement du montant des dommages accordés.

## LE MARÉCHAL BAZAINE.

Le procès du maréchal marche et sa culpabilité devient de plus en plus apparente.

On a acquis la preuve que le maréchal Bazaine avait reçu à temps la dépêche de MacMahon, l'informant de sa marche vers le Nord, et l'invitant à coopérer à cette manœuvre stratégique. Bazaine laissa ignorer l'existence de cette dépêche aux chefs de corps placés sous ses ordres, et se renferma dans une abstention évidemment calculée en se retirant sous les murs de Metz.

L'instruction a ensuite reconnu la réalité des correspondances échangées par l'ex-commandant en chef de l'armée du Rhin avec l'ennemi, notamment avec le prince Frédéric-Charles.

Enfin, si le maréchal a exigé le commandement en chef, il assume par suite, sur lui, la responsabilité exclusive de tous les événements qui ont abouti à la désastreuse capitulation de Metz, et qui ont influé d'une manière si déplorable sur les opérations subséquentes et sur l'issue de la guerre.

## LOUIS VEUILLOT ET L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.

L'Union méridionale nous révèle une lettre d'un haut intérêt historique et d'une courageuse éloquence. Elle a été adressée par l'éminent rédacteur en chef de l'*Univers*, M. Louis Veullot, à l'impératrice Eugénie, qui l'avait remercié de ses énergiques protestations contre les lâches pamphlets et les ignobles caricatures qui outrageaient son malheur :

Madame,

En daignant me remercier, Votre Majesté m'a fait un don gratuit.

J'ai entrepris de venger des gens de bien, condamnés à voir d'abjects misérables outrager librement un grand caractère et une éclatante vertu.

Le silence m'aurait fait complice des traîtres non moins vils qui permettaient ces infamies ; mais la pensée de vous défendre, madame, n'a pu me venir ; personne n'était trompé. Aux yeux du monde entier, l'impératrice Eugénie a gardé le plus magnifique rayon de la couronne : sa gloire de femme échappe à la catastrophe, comme l'oiseau qui s'envole de l'arbre qui tombe, et ce bel honneur restera sur le front de son fils.

Je suis trop récompensé par le mot bienveillant que Votre Majesté a daigné m'adresser, lorsque déjà je lui devais de m'être attiré les félicitations de la conscience publique.

Je supplie Votre Majesté de trouver bon que je lui offre ici ma reconnaissance, aussi profonde et aussi légitime que mon respect.

Louis VEUILLOT.

On a beau prétendre en Allemagne que la paix est assurée en Europe, et que l'entrevue des trois empereurs n'a pour but que de la consolider tout à fait, on n'en continue pas moins en Prusse à dépenser des sommes énormes pour les armements. *Si vis pacem para bellum*, se dit sans doute M. de Bismark, et il augmente les dépenses de guerre dans des proportions considérables. Les raisons invoquées par la *Gazette de Spener* pour justifier cette conduite méritent d'être citées. Toutes ces dépenses prussiennes sont motivées, paraît-il, par les travaux projetés par le gouvernement français pour fortifier Paris.

Il faut, dit la *Gazette de Spener*, se rendre compte de l'étendue de cette nouvelle ceinture de fortifications. L'armée qui assiègera Paris devra investir à l'avenir un périmètre, non plus de 11 milles, comme en 1870, mais de presque 20 milles ; pour commencer l'attaque par l'artillerie, 300 canons ne suffiront plus. Ce chiffre devra être augmenté au moins de la moitié. Les conséquences qui résultent pour nous de cet état de choses sont manifestes.

Il est peu probable qu'on nous laissera une seconde fois le temps de réduire Paris par la famine ; nous avons donc à renforcer considérablement notre parc de siège, dont les cadres n'étaient déjà pas suffisants lors de la dernière campagne. Par ce motif, la réorganisation de notre artillerie est une nécessité urgente.

Et ce sont les Allemands qui nous accusent de préparer la revanche !

Voici les chiffres officiels fournis au congrès de statistique par l'état-major prussien sur les pertes des armées de l'Allemagne du Nord pendant la dernière guerre. Le nombre des morts s'élève à 40,881 ; de plus, il y a 4,009 hommes disparus, dont la plupart peuvent être regardés comme morts. 17,527 ont été tués sur le champ de bataille ; 10,710 ont succombé à leurs blessures ; 316 ont péri par accidents ; 30 par suicide. La dysenterie a enlevé 2,000 hommes, le typhus, 6,595, la bronchite, 500, d'autres maladies aiguës, 521, la variole, 261, la fièvre gastrique, 159, diverses affections chroniques, 240 ; 94 ont péri de mort subite. Maintenant il faut ajouter à ces chiffres les pertes des armées de l'Allemagne du Sud, que nous avons données il y a trois semaines, et où le nombre des morts s'élève à 7,000 environ.

Dom Fernando de Portugal a quitté Paris, où il vivait en touriste intelligent. L'ex-roi a visité les musées, les collections, les bibliothèques, et, chose étrange pour un souverain, c'est à peine si on l'a aperçu au théâtre. Il paraît qu'il n'appartient pas à cette catégorie de princes qui viennent à Paris tout exprès pour assister à la représentation de *Rabagas*. Dimanche dernier, Dom Fernando était allé visiter l'Exposition des Champs-Élysées. En se promenant, il s'arrêta devant un fabricant de bouillons qui a trouvé un nouveau procédé pour la cuisson de ce comestible. Le roi demanda des explications ; l'industriel ne se fit pas prier et défila son chapelet. "C'est très bien, dit le roi ; mais, pour être fixé sur la qualité du breuvage, j'en goûterais volontiers." Et il s'attabla et avala le bouillon, qu'il trouva excellent.

J'ai vu le lendemain, le fabricant de bouillon—un homme dans le ravissement. Oh ! monsieur ! quelle réclame ! le roi a goûté mon bouillon, il a dit qu'il n'en avait jamais avalé de meilleur. Et depuis hier je ne puis suffire à toutes mes nouvelles pratiques.

Il faut rédiger en ce moment un prospectus pour apprendre à l'univers que son bouillon a eu l'honneur d'être dégusté par un gosier royal, et il se propose de donner à ce consommé honoré d'une si grande faveur, le nom de *Bouillon Fernando*.

## LA RÉCOLTE.

En Angleterre, on ne compte que sur une récolte moyenne. En Ecosse, d'après les appréciations, on n'espère pas même une récolte moyenne.

En Irlande, on compte sur une récolte un peu meilleure.

En Italie, il est certain que le Piémont et la Lombardie auront des besoins, d'autant plus que toutes les provinces du Nord sont arrivées à la nouvelle récolte avec des stocks à peu près nuls.

Dans les duchés, la récolte est mauvaise sous le rapport de la qualité et de la quantité.

On estime, en somme, que les deux tiers du royaume ont une mauvaise récolte comme il n'y en avait pas eu depuis 1853.

Dans les provinces danubiennes, les pluies qui sont survenues ont sauvé les récoltes de la Valachie, de la Moldavie et de la Bessarabie. Si la quantité laisse un peu à désirer, la qualité est supérieure.

En Russie, les renseignements sont nombreux et locaux. Il faut donc les analyser successivement.

Dans le gouvernement de Taganrog, la récolte est belle en qualité, médiocre en quantité.

De Borsianska, on compte sur une bonne moyenne de ghirkas et de blé dur.

De Rostoff, on écrit que la qualité des ghirkas ne laissera rien à désirer ; ils auront grand poids, mais ils seront un peu foncés en couleur.

D'Odessa, on affirme que la récolte de blé sera au-dessus de la moyenne, le poids très grand et la couleur foncée.

En Allemagne, les appréciations sont variées. Le Holstein, le Mecklembourg et le Hanovre ont été très favorisés ; mais il n'y a aucune réserve de 1871.

De Pesth, on assure que la récolte ne dépassera pas une moyenne ordinaire. La rouille a fait beaucoup de mal.

La Suisse a une très belle récolte de blé, en général.

L'Espagne, comme quantité et qualité, a, dit-on, de belles récoltes.

En Belgique, on estime que sans être abondante, la récolte peut être considérée comme bonne moyenne pour le blé.

En Turquie, la récolte sera moyenne en général, comme qualité.

Enfin, des États-Unis, on annonce que les rendements seront généralement supérieurs aux chiffres qui avaient été primitivement donnés. Cependant, le bureau agricole de New-York estimait, à la fin du mois dernier, que la récolte en blé serait de 6 pour 100 inférieure à une bonne moyenne récolte ordinaire.

Le *Times*, renferme beaucoup de lettres des provinces mentionnant que la maladie des pommes de terre se propage et donne de grandes inquiétudes aux agriculteurs dans beaucoup d'endroits où on prévoit un hiver et un printemps très rigoureux.

On espère que la science finira par découvrir sinon le moyen de guérir le tubercule, au moins celui de diminuer l'effet de l'épidémie.

Dans les comtés de Staffordshire, Shropshire et Worcester-shire, depuis onze ans, les produits n'ont subi des ravages aussi désastreux.

La perte est estimée à 50 par 100.

## NOUVELLES GÉNÉRALES.

M. Fawcett, l'un des membres les plus influents du Parlement anglais a fait, il y a quelques jours, un discours de quatre heures plein de chiffres et de citations. Ce qui rend surtout cet exploit remarquable, c'est que M. Fawcett est aveugle.

Lord et Lady Dufferin se conduisent de manière à s'attirer les sympathies de la population canadienne et catholique ; leurs visites aux maisons de charité et d'éducation, leurs politesses envers nos prêtres et nos religieuses sont fort remarquées.

New-York est dans la joie ; elle possède en ce moment les artistes les plus célèbres entre autres Mlle Carlotta Patti, Seressa Carreno, M. Saurel, Mme Pauline Lucca, Miss Clara-Louise Kellog, Miss Clara Doria et MM. Rubinstein, Wienawski, Mark Smith et Henry Jarrett, M. Edmund Yates, Rubinstein, Russe de naissance et élève du Conservatoire de Paris, est reconnu pour le premier pianiste de ce temps, à l'exception peut-être de Liszt.

M. Henry Wienawski, Polonais, est également élève du Conservatoire de Paris, et a la réputation du plus célèbre virtuose existant de l'école de Paganini.

On lit dans le *Nouveau Monde*.

Sir John A. McDonald, Sir G. Cartier et l'Hon. M. Langevin ont eu mercredi une longue conférence à Montréal. Les nominations suivantes auraient été décidées, si nous en croyons la rumeur :

L'Hon. procureur-général Ouimet serait fait immédiatement juge de la Cour Supérieure de Montréal.

L'Hon. M. Chauveau prendrait le portefeuille de la justice, laissant celui du secrétariat provincial, mais gardant l'Instruction Publique. M. Bellerose remplacerait M. Ouimet.

M. Blanchet serait fait greffier de la Chambre des Communes, et M. Chapleau serait candidat du gouvernement au poste d'Orateur.

On annonce que la reine d'Espagne paraît menacée du sort de l'infortunée princesse Charlotte.

La raison de la reine serait ébranlée par l'émotion qu'elle a éprouvée lors de l'attentat de la calle del Arena.

Sans attendre le retour du roi à Madrid, le conseil des ministres aurait décidé, dit-on de faire conduire la reine au couvent de la Pedris.

Nous sommes heureux d'apprendre l'arrivée en cette ville d'une artiste dont Montréal a conservé le plus chaleureux et le plus sympathique souvenir, Madame Camille Urso.

On lit dans le *Canadien* :—Depuis plusieurs semaines, les amateurs de la pêche à la ligne s'en donnent à cœur joie sur le fleuve St. Laurent, où le bar abonde partout. On nous assure que des pêcheurs ont pris d'une seule marée chacun de 130 à 150 pièces de ce poisson si renommé, d'une longueur variant de 12 à 24 pouces.

Les réformistes d'Ontario ont choisi M. Waterworth pour candidat à la chambre locale dans le comté de Middlesex Ouest, dont le siège est devenu vacant par la résignation de l'hon. M. Mackenzie, tandis que les conservateurs ont choisi M. Dewan.

Dans le nouveau parlement du Canada, il y a deux députés d'Ontario qui ont reçu une éducation tout-à-fait française, M. Dormer, ancien élève du Séminaire de Québec, et M. Gibb, qui a fait son éducation à Paris.

Il y a les deux frères Gibb, les deux frères Dorion, les deux beaux-frères Jetté et Lafamme. Au dernier Parlement il y avait les deux frères Crawford dont le père siégeait au Sénat.

M. Daniel Carey, autrefois de Québec, employé dans le département des travaux publics, vient d'être nommé proto-notaire de la Cour du Banc de la Reine, à Manitoba.

M. Michaud, de Lévis, se propose d'établir une ligne d'omnibus entre le marché Lauson à Lévis, et l'Anse des Sauvages à St. Joseph.

Jeudi, vers une heure de l'après-midi, dit le *Journal de Québec*, il y a eu grand émoi dans la rue Sous-le-Fort, Basse-Ville. Une maison en pierre à trois étages que l'on réparait s'est tout-à-coup écroulée avec un grand fracas, et les débris couvrent une grande partie de la rue.

Cette maison appartient à M. F. Guay, marchand.

Il y avait encore 156 bâtiments dans le port de Québec, dans la journée de jeudi, 799 ont visité Québec cette année, dont 36 du Nouveau Brunswick, et 56 de la Nouvelle-Ecosse.

## LA JEUNE ITALIE.

C'est un tableau du célèbre peintre, architecte et sculpteur Giotto qui naquit à Vespignano, près de Florence en 1276. Giotto commença par être berger, mais il ne se contenta pas de conduire ses moutons sur les montagnes, dévoré par le désir d'apprendre, il consacra chaque instant de sa jeunesse à perfectionner les talents variés que la providence lui avait donnés. Un jour qu'un des peintres d'Italie les plus célèbres du temps se promenait à travers les montagnes, il aperçut le jeune berger qui dessinait sur un morceau d'ardoise. Il examina ce dessin et fut si frappé du talent qu'il révélait qu'il résolut de prendre Giotto à son service. Au bout de quelque temps l'élève surpassait le maître et ses peintures à fresques embellissaient les églises d'Italie. Plusieurs des ouvrages en mosaïque qu'on admire dans St. Pierre de Rome sont de sa main.

## CÉRÉMONIE DANS LE TABERNACLE MORMON DE LA CITÉ DU LAC SALÉ.

Le tabernacle est le temple où les Mormons font leurs exercices de piété. Ces exercices consistent dans une prière, un cantique, l'administration du pain et de l'eau aux fidèles et le sermon par Brigham Young. On peut voir par notre gravure comment les choses se font, comment se fait en particulier l'administration du pain et de l'eau, qui constitue le sacrement des Mormons.

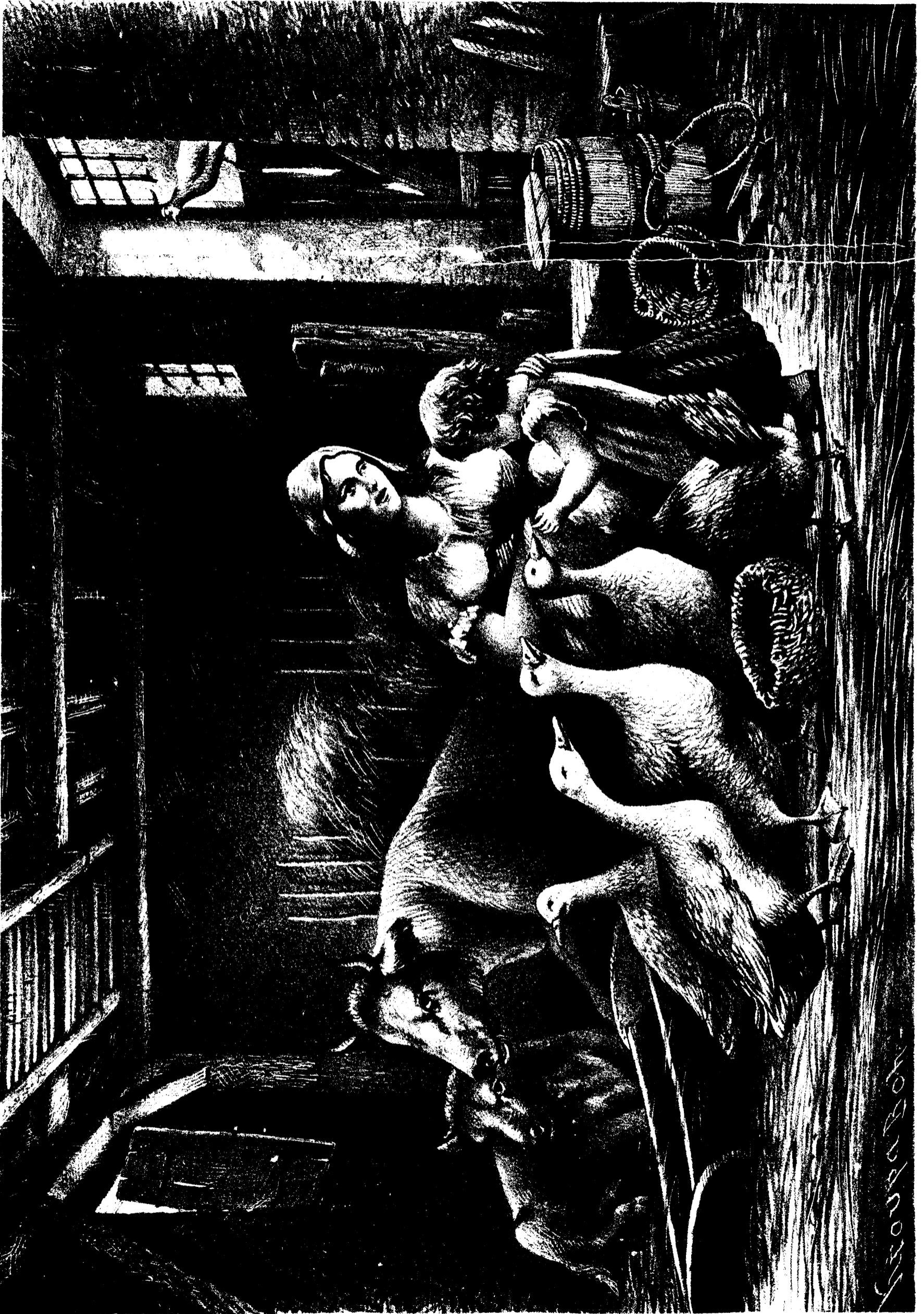




LA JEUNE ITALIE.







HUTTE DE PAYSAN DANS LA FORET NOIRE.



## AVIS.

Nos abonnés de Montréal sont priés de se préparer à payer l'abonnement de l'année ou du semestre courant. Notre collecteur va se présenter à leur domicile Lundi prochain et les jours suivants, dans les quartiers St. Jacques, St. Louis, Ste. Marie et Centre. Nous espérons qu'il sera payé à sa première visite, sans être obligé de revenir plusieurs fois, ce qui serait une perte de temps et pour nos abonnés et pour lui.

## L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 19 SEPTEMBRE, 1872.

## ÇA ET LA.

M. Paul Morel publie dans le *Monde* de Paris, des articles remarquables sur les droits et les devoirs des conquérants.

Après avoir établi que la providence permet souvent qu'un pays change de maître et passe sous une autre domination, il ajoute que de cela il ne faut pas conclure qu'on est souverain légitime parce qu'on a été conquérant heureux.

Non, ces brigands couronnés, qu'on appelle conquérants, ne sont pas les souverains légitimes des nations ou des peuples que les violences ont pu faire passer sous leur domination; et leurs brigandages, qu'ils nomment des conquêtes, ne peuvent créer pour eux des droits à la fidélité des vaincus et des conquis. "Tout envahisseur d'un pays, dit encore Grotius, n'est qu'un usurpateur et un brigand (*usurpator et praedo*); tout ce qu'il fait, il le fait injustement; conséquemment toutes ses actions concernant le droit à l'empire sont nécessairement frappées de nullité par le droit."

Une seule chose peut légitimer la conquête, c'est lorsque le conquérant laisse au peuple conquis sa constitution, ses droits, sa religion et ses privilèges, et que ce peuple acquiesce au nouvel ordre de choses, accepte la nouvelle domination.

Car, dit Saurez, la souveraineté étant la propriété de la nation et n'étant immédiatement conférée que par elle, nul pouvoir ne saurait être légitime s'il n'est pas, d'une manière plus ou moins explicite, consenti, accepté et sanctionné par la nation.

M. Morel ajoute qu'autrefois il y avait un arbitre chargé de juger les contestations survenues entre les rois, que cet arbitrage dont on s'est tant moqué aurait évité bien des malheurs à notre époque. On respectait autrefois la constitution et les droits religieux et nationaux des vaincus. Mais la révolution a brisé les garanties que les peuples vaincus trouvaient dans la protection de l'église. Aujourd'hui, ce n'est pas un principe de justice qui inspire la conduite des peuples et des rois, c'est une raison d'utilité. On ne se demande pas si une chose est juste et bonne, mais si elle est utile.

L'opinion publique se préoccupe toujours vivement du voyage de M. Stanley; le correspondant du *Herald*, en Afrique, à la recherche du Dr. Livingstone. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou ce journal qui fait ce qu'aucune nation n'avait osé entreprendre, ou l'énergie de ce correspondant qui entreprend un voyage si périlleux, ou la constance de ce Dr. Livingstone dont la vie est une immolation à la science, à l'amour des découvertes. Mais il y a une ombre dans le tableau à l'endroit de M. Stanley, on croit qu'il a fait un rapport plus ou moins mensonger de son voyage et que les lettres qu'il a rapportées parlent trop pour que ce soit le Dr. Livingstone qui les ait écrites. Il y a même des gens qui vont jusqu'à dire qu'il n'a pas du tout vu et trouvé le célèbre docteur. Mais cela est un peu fort, et on s'accorde à dire que Stanley ne peut pousser l'impudence aussi loin que cela.

Le fait est que certaines révélations au sujet des antécédents de Stanley n'ont pas peu contribué à jeter des doutes et des soupçons sur son compte.

Le *Sidèle* s'étant plaint, à l'occasion d'une procession en l'honneur de la Ste. Vierge, de ce que les autorités permettaient ainsi l'encombrement des rues et la gêne du commerce.

M. Ravalet lui répond ainsi :

"Il y a en France deux peuples; l'un qui fait des processions, l'autre qui fait des barricades. Le *Sidèle* préfère ce dernier, à son aise.—Il y a des gens qui parcourent les rues en chantant les louanges de Dieu, et d'autres qui les encombrement en roulant dans les ruisseaux et en proferant des blasphèmes. Le *Sidèle* préfère ces derniers. Nous n'en sommes pas surpris. Parmi eux, il retrouve des lecteurs, et entre eux c'est affaire de famille."

Le meurtre de Chaudey, l'un des rédacteurs du *Sidèle*, par les Communeux, n'a pas encore appris à ce journal ce que c'est qu'un peuple qui n'a pas de religion. Nous sommes certain que pendant la Commune, le *Sidèle* aurait mieux aimé voir passer sous ses fenêtres une procession d'hommes et de femmes priant Dieu que d'y voir arriver une populace furieuse ayant le blasphème à la bouche et la rage dans le cœur.

## LA FÊTE DES VAINCUS.

Le docteur De Grosbois, de St. Bruno, ayant été battu dans le comté de Chambly, a eu la pensée originale d'organiser une fête en l'honneur des candidats vaincus aux dernières élections,

une fête de condoléance, si l'on veut. Il avait invité MM. Champleau, Dunn, Perkins, Loranger, etc., etc. Plusieurs n'y étaient pas, mais la réunion a été vraiment une des choses les plus intéressantes auxquelles on puisse assister.

C'était sur la montagne de Montarville, un des lieux les plus enchanteurs du pays, la propriété de M. De Grosbois et de la succession Bruneau. Sur le sommet et les flancs de cette montagne, sur la surface d'un mille, il y a sept lacs, des lacs aux eaux profondes dans lesquelles des arbres reflètent par milliers leur feuillage touffu. C'est une succession, un ensemble de beautés pittoresques et charmantes qu'on trouve rarement. Certes, bien des vainqueurs auraient souhaité d'être à la place des vaincus, ce jour là. Il y en avait un vainqueur, le seul qui ait eu l'honneur d'assister à cette fête, et c'était le membre même du comté, celui qui avait vaincu M. De Grosbois. Avouons que tous deux ont montré de l'esprit et de la générosité en cette circonstance.

Dire qu'il y a des discours éloquentes, de la gaieté, de l'entrain, de l'enthousiasme même, est inutile.

Disons seulement que M. De Grosbois a prouvé qu'il savait faire les choses en vrai seigneur d'autrefois.

Les mânes des anciens de la rivière Chambly ont dû tressaillir dans leur tombe à la vue de tant de gaieté, de si bon vin et de si beaux poulets.

On disait autrefois: *Vix victis! Malheur aux vaincus!* On ne pourra plus dire cela.

## LE PÈRE HYACINTHE.

Pour excuser le grand scandale qu'il vient de donner au monde, l'ex-père Hyacinthe publie une lettre dans laquelle il cherche à établir qu'il a eu raison de rompre ses vœux et de se marier.

Il prétend qu'il ne pensait pas à se remarier quand il a laissé son couvent en 1869, que c'est depuis, c'est en acquérant l'expérience des consolations qu'une femme peut apporter à l'homme dans le malheur, qu'il a eu la pensée de céder à une noble affection.

Son plus fort argument c'est qu'il aimait cette femme, que le cœur a chez certains hommes des mouvements auxquels il est impossible de résister, que celle qu'il aimait était charmante, remplie de qualités etc., etc.

C'est le langage de tous les amoureux; il y a plus de poésie que de logique dans ce qu'il dit.

## L'INTERNATIONALE.

Un homme distingué qui arrive d'Europe dit qu'on craint beaucoup en Angleterre les menées de l'Internationale. La question ouvrière y prend des proportions de plus en plus considérables. Tous ces milliers d'ouvriers qui vivent péniblement au service des riches manufacturiers anglais veulent résoudre à leur manière la question du travail et du capital. Les Gouvernements font de grands efforts en ce moment pour parer les dangers dont les associations ouvrières et en particulier l'Internationale menacent la société.

Question terrible! d'autant plus difficile à résoudre qu'il y a moins de religion chez les riches et les pauvres.

Quand d'un côté les riches comprendront l'usage qu'ils doivent faire de leur richesse, que la charité chrétienne leur aura appris à ne pas laisser dans la misère ceux qui les enrichissent, et que de l'autre côté les pauvres trouveront dans la religion la raison des inégalités sociales et la force de s'y soumettre, les choses iront mieux. Mais dans l'état actuel de la société, cette question ne peut manquer d'engendrer les plus graves complications.

## RIEL ET CLARKE.

On s'intéresse beaucoup à la lutte qui se fait en ce moment à Manitoba entre Riel, l'ex-chef des insurgés de la Rivière-Rouge et le Procureur-Général, M. Clarke. Il s'agit de savoir lequel des deux représentera le comté de Provencher à la Chambre des Communes. Le *Métis* soutient M. Riel. Cela est significatif, car c'est une preuve que Riel a les sympathies de M. Royal et même de l'évêque Taché et que la position de M. Clarke dans le gouvernement de Manitoba n'est pas bien assurée. Ce serait assez curieux de voir Riel siéger au milieu de ceux qui le regardent comme un meurtrier et cherchent à le faire pendre. On a essayé de le détourner de se présenter en lui disant que sa vie serait en danger à Ottawa, mais Riel dit qu'il n'a pas peur.

Il paraît que M. Clarke l'a provoqué en duel dans une assemblée publique.

L. O. DAVID.

Il s'est glissé dans nos derniers numéros deux ou trois faits divers peu recommandables. Cela s'est fait en l'absence des rédacteurs et par pure inadvertance. L'un de ces faits divers était d'ailleurs mal traduit en mettant en scène un évêque.

Notre agent spécial, M. Dumas, nous a fait parvenir ses retours des paroisses St. Rémi, St. Césaire et West Farnham. La première de ces localités nous donne 43 abonnés; la seconde 62, et la troisième, 65. Merci à qui de droit.

Le Barreau de Montréal se prépare à célébrer le cinquantième anniversaire de l'admission à la profession d'avocat de notre estimable concitoyen, M. C. S. Cherrier. Nous publierons à cette occasion son portrait et sa biographie.

## L'ETUDE DU DESSIN INDUSTRIEL ET ARTISTIQUE.

On parle beaucoup de progrès et d'industrie en Canada; en effet le premier élan est donné, on est convaincu que cette époque désirée depuis si longtemps est commencée. Il est permis d'espérer que tout convergera vers cet heureux développement à commencer même par l'éducation de la jeunesse.

Il est une branche dans l'enseignement commercial et industriel qui peut contribuer de beaucoup au perfectionnement des Arts et Métiers: c'est l'étude du dessin linéaire et industriel. Pour se convaincre de son importance on a qu'à jeter un coup-d'œil sur les divers métiers; nous ne parlons pas de l'architecture, ni de la sculpture ni de l'arpentage ni des autres branches du génie civil où il est essentiel; on voit qu'il entre plus ou moins dans la plupart des métiers et même qu'il est la base dans plusieurs d'entre eux, tels que la charpenterie, la menuiserie, l'ébenisterie, la confection des moules pour la fonderie et une foule d'autres. L'ouvrier, avant d'entreprendre un ouvrage doit bien le déterminer, en concevoir un bon plan; or c'est de ce plan plus ou moins bien imaginé, bien arrêté que dépend le succès de son ouvrage; on voit immédiatement de quelle grande ressource sera pour lui son crayon, s'il a été préalablement bien exercé: par ce moyen que de temps ne ménagera-t-il pas, que de peines ne s'épargnera-t-il pas. C'est pourquoi en France, où l'industrie a atteint un si haut point de perfection, on a établi des écoles spéciales de dessin, l'on en vulgarise et facilite l'étude à la classe ouvrière: il fait partie de l'enseignement primaire.

On peut dire non en style de préface, mais véritablement que c'est une lacune dans notre enseignement, cette branche est par trop négligée: pourquoi ne pas prendre tous les moyens de développer les ressources de l'enfant, le rendre industriel. Il ne faut pas se contenter de faire copier à l'élève des lignes et des morceaux sans lui donner les premiers principes, lui expliquer ce qu'il fait, lui en faire voir l'application. Aussi lui demande-t-on de lever le plan d'un objet très simple qu'il aura devant les yeux, il en est incapable. Un peu de réflexion et d'attention ferait disparaître cette petite négligence.

Le dessin artistique ou mieux le dessin d'expression trouverait fort bien sa place dans les études classiques. Qu'il nous soit donc permis de faire la même remarque pour cet autre genre qui n'a rien que d'aimable et qui ne manque pas non plus d'utilité. Notre jeunesse canadienne n'est pas ennemie des Beaux-Arts: on obtient de bons succès en musique quand on se donne la peine de la cultiver, pourquoi n'en serait-il pas de même du dessin d'expression. Dans un jeune pays tel que le nôtre où tout, pour ainsi dire, était à créer, où il fallait avant tout s'occuper du matériel, les circonstances n'étaient pas favorables au développement des Beaux-Arts et des lettres, cependant nous pouvons dire avec un légitime orgueil: nous avons notre littérature à nous, nos orateurs, nos poètes, nos artistes, inférieurs il est vrai, en nombre mais non en génie. Malheureusement le mérite de ces derniers n'est pas toujours justement apprécié. Vous verrez formuler des craintes au sujet des élèves qui dans leurs études donnent une petite part au dessin d'expression ou à la musique: c'est du temps perdu vous diront, cela peut porter atteinte aux études plus sérieuses. Ces craintes sont vraies: il n'y a que l'abus de condamnable dans les Beaux-Arts et en cela ils ne diffèrent aucunement des autres sciences. Si le dessin est régulièrement établi dans une maison d'éducation, s'il est bien enseigné il n'y aura aucune perte de temps, pas plus qu'à feuilleter un Gradus pour confectionner des vers latins ou même qu'à étudier Virgile et Homère: ces exercices ont pour but de perfectionner chez l'élève sa sensibilité et son imagination, de lui apprendre à exprimer les produits de son intelligence; or on ne peut nier que l'étude des Beaux-Arts et en particulier du dessin d'expression développeront puissamment les facultés de l'étudiant, pourvu qu'il soit bien dirigé, qu'il ne se borne pas à copier des figures et des paysages.

Des élèves doués cependant d'heureuses dispositions passent de longues années à imiter des lithographies, ils se torturent à bien exprimer les détails avant d'avoir appris à rendre l'ensemble. Ce travail est pénible, n'a peu ou point de résultat et finit souvent par décourager l'élève. Une marche bien plus rationnelle et bien plus facile l'aurait conduit à des résultats plus satisfaisants, l'aurait mis en état de dessiner d'après la nature qui est le grand modèle où se forment les véritables artistes: sa main devenue l'esclave de sa pensée exprimerait avec aisance cette belle et grande nature. Ce sera alors pour lui une précieuse acquisition une nouvelle source de plaisir: S'il est en voyage, veut-il conserver le souvenir d'un b. au paysage qu'il ne reverra plus, d'un costume ou d'une scène de mœurs qui l'ont frappé, il n'a qu'à en coucher l'exquise sur le papier, exquise qu'il pourra achever à son retour; ce moyen sera de beaucoup plus expéditif, il en dira plus que les descriptions.

Loïn de surcharger l'élève, cette étude sera pour lui un délassement; d'ailleurs quand bien même elle n'aurait d'autre effet que de lui apprendre à bien juger des ouvrages d'art, à ne point rester froid devant les chefs-d'œuvre des grands maîtres il n'aura pas perdu son temps. L'homme ne peut pas toujours s'occuper de spéculations il doit aussi pourvoir à l'agréable. Nous concluons donc en deux mots: introduction du dessin linéaire et industriel dans l'enseignement primaire pour l'avantage de l'industrie et du dessin d'expression dans les études classiques pour le développement des Beaux-Arts dont la culture est le complément d'une éducation libérale.

G....

## LA FRANCE ET LA ROYAUTE.

Le *Monde* de Paris, publiait dernièrement, un article, pour démontrer que la France est royaliste et que déjà en trois occasions depuis la révolution de 1789 elle a manqué l'occasion par la faute des chefs royalistes, de redevenir monarchique. Voici ce qu'il dit:

Après une catastrophe non moindre que celle de 1815, la France, en 1871, par une réaction de patriotisme et de bon sens; envoyait à Bordeaux une majorité royaliste. L'opinion commune est que cette majorité existait. Nous avons le témoignage de tous les royalistes et l'aveu de leurs adversaires. Cette majorité s'est bien vite affaiblie, divisée; les princes d'Orléans sont venus immédiatement mettre le coin dans les interstices, et séparer ce que les circonstances unissaient. Un des membres de cette majorité, M. Dahirel, porte à 500 le nombre des députés royalistes. Ce chiffre, devenu fantastique, fut réel, à un moment donné. Nous savons que Louis-

Napoléon, alors en Angleterre, s'attendait à la proclamation de la royauté à Bordeaux. Et nous devons dire à son honneur qu'il considérait cette solution comme acceptable et possible. Il ne se proposait pas de protester; il voyait là, amené par les événements, le triomphe du principe contraire au sien, et il se résignait. Il connaissait, par les renseignements qui lui venaient de France, la composition de l'Assemblée, et il jugeait que la royauté n'était pas loin. Malheureusement, rien n'était préparé: les royalistes, depuis trente ans, vivaient étrangers au pouvoir, sans lien entre eux, annihilés, échappant à toute direction ou n'en recevant aucune. Arrivés à Bordeaux, ils eurent honte d'être en majorité et d'être royalistes. Cédant à la peur, aux intrigues, à leur propre incapacité, ils résolurent de suivre simplement le cours des événements en se désolant du fardeau inopiné qui leur tombait sur les épaules.

## JEAN BART.

Suite.

—Parce que ? fit le géant en toisant le garde du corps avec mépris.

—Parce qu'on ne fume pas chez le roi.

—C'est au service du roi, mon maître, répondit l'homme, que j'en ai pris l'habitude; je crois qu'il est trop juste pour trouver mauvais que j'y satisfasse.

Les gardes se rapprochèrent et l'un d'eux s'écria:

—Je paris que c'est l'ours du chevalier de Forbin!

Justement le chevalier passait dans les galeries. On courut pour lui demander si ce géant qui fumait chez le roi n'était pas son ours.

Forbin, craignant les suites d'une pareille hardiesse ou les railleries des courtisans, n'osa pas avouer que ce géant était son ami.

C'était pourtant bien Jean-Bart.

Le roi fut prévenu.

—Ce ne peut être que Jean Bart, répondit Louis XIV; qu'on le laisse fumer.

Vint l'heure où le roi passait d'habitude. Tous les courtisans s'inclinèrent en l'apercevant de loin.

Le majestueux prince vint droit à Jean Bart:

—Jean Bart, lui dit-il à haute voix comme pour faire entendre ce glorieux nom de tous les courtisans, il n'est permis qu'à vous de fumer chez moi!

Puis il passa.

Ce n'était pas encore l'heure de l'audience. Louis XIV faisait en ce moment saluer seulement sa royale majesté par tous les plus grands seigneurs de son royaume.

Quand le maître eut disparu, les courtisans, qui connaissaient fort de réputation l'illustre marin, voulurent savoir de lui comment il avait accompli sa sortie du port de Dunkerque, malgré le blocus.

Jean Bart n'était pas un beau parleur. Afin de se faire bien comprendre, il rangea une douzaine de seigneurs en bataille, comme étaient les vaisseaux du blocus, puis il leur dit:

—J'ai fait ainsi!

Et de tribord et de bâbord il lâcha des bordées de coups de coude et traversa fièrement ces simulacres de vaisseaux, qui se tâtèrent les côtes.

A l'audience royale, Louis XIV savait l'anecdote et en rit beaucoup. Il fit raconter au marin la même sortie. Jean Bart n'osa pas jouer des coude sur Sa Majesté, mais il narra la chose dans un style fortement accentué.

Les courtisans rougissaient et s'en formalisaient.

—Il me parle un peu grossièrement, leur dit le monarque habitué aux plus exquises formules de la servilité, mais il agit bien noblement pour moi. En est-il un qui soit capable de faire ce qu'il a fait?

Ce voyage du loup de mer à Versailles est rempli d'anecdotes. Toutes décèdent dans l'illustre marin la simplicité, la naïveté, mais aussi la noble confiance qu'il avait en lui.

En le congédiant ce matin-là, Louis XIV, qui savait récompenser les services rendus par un mot gracieux, dit au marin:

—Je voudrais avoir dix mille hommes comme vous.

—Je le crois bien! répondit Jean Bart en sortant.

Le brave capitaine reçut autre chose que des compliments. Le roi lui fit donner sur le trésor royal un bon de mille écus.

Le payeur de ces sortes de gratifications était un nommé Pierre Gruin, qui demeurait à Paris, rue du Grand-Chantier, au Marais. Muni de son papier, Jean Bart court à Paris, trouve la rue du Grand-Chantier, et, dans la rue du Grand-Chantier, la maison du payeur.

—Est-ce ici que demeure Pierre Gruin? demande-t-il.

—M. Pierre Gruin demeure ici, répond le portier en appuyant sur le mot de monsieur, pour donner une leçon à ce mal-appris.

Le marin monte l'escalier, ouvre les portes et arrive, au grand scandale des domestiques, dans la salle à manger où le maître de la maison dînait avec un grand nombre d'amis.

—Lequel de vous est Pierre Gruin? demande Jean Bart.

—C'est moi qui suis monsieur Gruin, répond le payeur en appuyant, comme le portier, sur le mot monsieur.

—Voilà! fit Jean Bart en tendant son papier.

Le payeur le prend, le parcourt des yeux, et, pour apprendre au malotru que Pierre Gruin était un notable, lui tend par-dessus l'épaule la rescription, qu'il abandonne en disant:

—Repassez dans deux jours.

Jean Bart resta droit comme un mât et laissa tomber le papier. Il tira le sable qu'il portait toujours et répondit de sa grande voix:

—Ramasse-moi ça et paye tout à l'heure!

—Payez vite! dit un convive à voix basse, c'est Jean Bart, et l'on ne plaisante pas avec lui.

M. Gruin se lève, ramasse le papier, emmène Jean Bart dans son bureau et lui compte mille écus en argent.

—Je ne suis pas un mulet, lui dit le terrible capitaine, il me faut de l'or!

C'est avec l'or de M. Gruin que Jean Bart se fit confectionner le costume historique qui fit rire aux éclats Louis XIV.

Des courtisans persuadèrent au loup de mer de s'habiller de cérémonie pour aller faire sa visite de congé au roi.

Un habit propre et de cérémonie, cela devait briller. Jean Bart commande donc l'habit, la veste et la culotte en drap d'or, recommandant bien que le tout fût doublé d'un solide drap d'argent.

Le jour de l'audience royale arriva. Le marin arriva au château, roide comme un beaupré, gêné dans ses mouvements comme s'il eût eu la camisole de force. Il suait sang et eau. Le roi apprît la cause de cette rigidité cadavérique, et il en rit beaucoup.

Ce voyage de Jean Bart à Versailles dura quelques mois, ce qui empêcha l'intrépide capitaine d'assister à la désastreuse

bataille de la Hogue, perdue, on peut le dire, par la seule faute de Louis XIV.

Le grand roi n'avait plus de quoi rire.

Son intervention directe dans les opérations maritimes de cette grande défaite est très-connue. Il ne chercha pas même à la déguiser, et il fit bien. C'était la meilleure manière de réparer une faute qui lui avait coûté si cher.

Cela, du reste, apprît au grand roi que si les hommes obéissaient comme des automates à ses moindres volontés, les événements se jouaient de son royal bon plaisir.

Irrité de la résistance que les flottes combinées de Hollande et d'Angleterre opposaient encore après une série de désastres, il avait décidé d'en finir d'un seul coup avec ses ennemis, il dépêcha à Tourville l'ordre d'attaquer sans délai. Si l'amiral avait eu la suprême ressource de discuter la dépêche royale ou de pouvoir en retarder l'exécution, suivant les circonstances, il est probable que l'engagement n'eût pas eu lieu: car Tourville savait pertinemment par ses coureurs qu'il était trop infériorité en ce moment à ses adversaires pour risquer un engagement; mais l'ordre de Versailles n'admettait aucun commentaire: il était précis, péremptoire, indiscutable, et disait en toutes lettres que l'amiral devait courir sus aux ennemis, *fortis ou faibles*.

Dans sa suprême infailibilité, le roi avait prévu tous les cas: il fallait attaquer.

Le courrier qui apportait à Tourville le commandement royal était parti de Versailles depuis quelques heures à peine, quand des renseignements certains sur la force des Anglo-Hollandais parvinrent à la cour.

Ces renseignements, dont l'exactitude ne pouvait être mise en doute, effrayèrent Louis XIV sur les suites de l'ordre expédié à l'amiral. La flotte française, si courageuse qu'elle fût, si confiante qu'elle dût être dans la victoire après des succès récents, n'était pas en mesure de faire tête à l'ennemi. Livrer une bataille navale dans ces conditions, c'était exposer la marine du royaume à une perte certaine.

Le roi le comprit si bien, qu'un second courrier, auquel on recommanda la plus grande diligence, fut lancé sur les traces du premier, portant un contre-ordre à Tourville.

Mais le premier courrier ne s'était point amusé en route, et était embarqué depuis une heure quand celui qui accourait sur ses traces arriva à la mer. Aussitôt dix embarcations sont lancées dans toutes les directions pour rejoindre la flotte; mais le malheur voulut qu'aucune ne pût rencontrer les vaisseaux, que des manœuvres avaient éloignés.

L'ordre de combattre était parvenu à Tourville.

—C'était une faute, se permit-il de dire; mais puisqu'il n'y a pas à choisir son heure, autant prendre l'ennemi à l'improviste que d'attendre davantage.

On sait l'issue de cette funeste affaire. Nos marins firent des folies de courage, suivant leur habitude; Tourville déploya toutes les ressources de son génie pour suppléer au nombre des navires, mais la victoire trahit le pavillon français.

—Tourville est-il sauvé? demanda Louis XIV en apprenant le désastre de la Hogue. Pour des vaisseaux, on en peut trouver; mais on ne trouverait pas aisément un officier comme lui!

Le roi s'attribua si bien à lui-même la ruine de sa flotte, qu'il ne tarda pas à créer Tourville maréchal de France.

Si Jean Bart n'assistait point à cette grande partie perdue, il eut le bonheur d'être présent à la revanche de Lagos. Séparé du gros de la flotte, il brûla six navires hollandais richement chargés.

Tourville s'était noblement vengé. Les ennemis avaient perdu plus de vingt millions de valeurs; quarante-cinq de leurs bâtiments furent brûlés; vingt-sept autres, dont deux vaisseaux de guerre, tombèrent au pouvoir de l'amiral français.

## VII.

Ce n'est plus seulement de la gloire que l'illustre capitaine va donner à la France, c'est du pain.

Il termina dignement l'année 1693 en capturant sur les côtes de Flandre trois frégates anglaises qui escortaient un convoi de munitions de guerre. Puis il commença l'année suivante par un succès. Une flotte hollandaise, chargée de blé principalement, arrivait du Nord par la mer Baltique, sous la protection de trois navires de guerre réunissant ensemble cent vingt-quatre pièces de canon. Comme à l'ordinaire, Jean Bart ne tient aucun compte des forces de l'ennemi, commence l'attaque avec sa terrible énergie, s'empare du plus gros vaisseau d'escorte, met les autres en fuite, capture une vingtaine de bâtiments marchands, et rentre triomphalement à Dunkerque avec cette prise opulente.

La France souffrait de la famine; les Hollandais, comme on voit, lui fournissaient du blé, grâce à Jean Bart.

A peine de retour l'illustre capitaine, qui ne se reposait jamais, reçoit l'ordre de conduire des ambassadeurs de Sa Majesté en Danemark et en Suède, et de ramener des ports du Nord une flottille de bâtiments chargés de blé acheté pour le compte du gouvernement français. Ces précieux chargements n'avaient pas osé sortir de Vleckeren pour ne pas tomber dans les nombreuses escadres anglo-hollandaises qui tenaient la mer sur toute la route.

Quand Jean Bart se savait trop faible et qu'il avait beaucoup à sauver, il risquait rarement une bataille, et passait comme une flèche entre les croiseurs. Il conduisit sans aventures les ambassadeurs de France à leurs postes et ramena le blé sans tirer un coup de canon.

Louis XIV envoya comme récompense la croix de Saint-Louis à son habile capitaine.

Le chevalier de Forbin n'eût pas manqué de consigner dans ses Mémoires que la meilleure part de gloire, dans ces expéditions, revenait à sa propre habileté; mais le vaniteux chevalier n'était plus là: depuis le fameux voyage de Jean Bart à Versailles, Forbin était passé dans l'arondissement de Brest pour ne plus être témoin des succès de son rival et des honneurs qu'on lui rendait. La meilleure preuve que les assertions des Mémoires du chevalier sont des vauvertes personnelles ou des mensonges, c'est que l'émule de Jean Bart, une fois éloigné de lui, n'est plus rien et cesse d'être historique.

Nous venons de voir Jean Bart créé chevalier de Saint-Louis pour une expédition habilement conduite; une autre expédition bien autrement glorieuse va lui faire octroyer des lettres de noblesse.

Sa prise de la fin de 1693 et son dernier voyage à Vleckeren avaient ramené pour un moment l'abondance dans les ports du royaume, mais la quantité de blé n'était pas suffisante pour empêcher bien longtemps la disette. Le gouvernement français avait fait charger de blé une centaine d'autres navires pendant l'hiver. Les divers commandants avaient reçu l'ordre d'attendre une escorte pour effectuer leur retour en France; mais, voyant qu'aucun vaisseau de guerre n'arrivait après la débâcle dans les ports du Nord, où les glaces les avaient jusque-là rete-

nus, ils se mirent en route avec l'espoir d'échapper à l'ennemi. C'était risquer gros, car il n'était guère possible que les croisières hollandaises n'eussent pas eu connaissance d'un si énorme convoi.

Retardé par son voyage à Vleckeren, Jean Bart partit à la tête d'un escadre composée des navires *le Fortuné, le Comte, le Maure, le Mignon, l'Adroit, le Portefaix et le Jersey*, en tout deux cent soixante-quatre canons. Ce n'était pas trop pour protéger un convoi de blé bien impatiemment attendu.

Jean Bart sort de Dunkerque le 28 juin. Après trente heures d'une marche rapide, il aperçoit au large, à une énorme distance en avant, toute une flotte qui se rapprochait péniblement des côtes de Hollande. Il détacha un éclaireur de l'escadre et envoya à la découverte. On apprit que c'étaient huit vaisseaux de guerre hollandais qui remorquaient les cent navires chargés de blé qu'il allait chercher dans le Nord.

—C'est du temps de gagné, répond l'intrépide capitaine, puisque l'ennemi nous les a amenés jusqu'ici. Il ne s'agit plus que de les lui reprendre.

On ne s'était point trompé, notre convoi était bien prisonnier. Les chalands s'étaient mis sous la protection de deux navires de guerre danois et d'un suédois; mais cette escorte, sous prétexte de neutralité, s'était laissée enlever le convoi sans coup férir, par le contre-amiral Heyde de Frise, qui l'attendait au passage.

—Allons, mes amis, dit Jean Bart à ses officiers réunis, il faut avancer et combattre; la France a faim et le demande.

L'escadre met toutes voiles dehors et se dirige sur les Hollandais. On put alors juger de leurs forces. Le contre-amiral avait sous ses ordres huit gros bâtiments, comptant ensemble trois cent quatre-vingt-huit canons et de nombreux équipages.

De plus, les navires capturés étaient armés de marins hollandais bien décidés à défendre leur riche prise.

Songer à se canonner, dans une pareille disproportion de forces, c'était risquer d'être écrasés en moins d'une heure.

—Point de canons! s'écrie Jean Bart; pas même de fusils! des coups de sabre et de hache; à l'abordage, tonnerre de bombe! Je vais moi-même attaquer l'amiral et vous en rendrai bon compte!

C'était là la grande tactique de Jean Bart, qu'il suivit rigoureusement dans cette rencontre. Il marche au *Prince-de-Frise*, reçoit sa bordée, lui envoie la sienne par politesse, et saute à l'abordage. L'amiral est brave; à la tête de son état-major, le sabre au poing, il attend son ennemi en excitant le courage de ses hommes et en riant de la témérité de ces quelques Français. Jean Bart ne donnait à personne le droit de rire longtemps; rapide comme la foudre, il terrasse l'amiral, renverse et tue son état major, s'ouvre une trouée dans les rangs de l'équipage, et en vingt minutes s'empare du vaisseau.

Ses capitaines, animés par son exemple, avaient en même temps enlevé deux autres navires de guerre.

Les cinq autres, abandonnant la partie, s'enfuirent épouvantés.

Jean Bart avait perdu son lieutenant avec soixante-cinq hommes, tués ou blessés; mais il avait repris le convoi de blé et capturé trois navires de guerre.

Cornil Bart, le fils aîné de l'illustre capitaine, assistait à cette affaire; il avait suivi son père sur le vaisseau amiral et fait des prodiges.

Par le chiffre des forces engagées et surtout par les conséquences de cette lutte maritime, la victoire de Jean Bart est restée comme un des grands événements du règne de Louis XIV. Aussi le gouvernement voulut-il en conserver le souvenir glorieux. Il fit frapper une médaille commémorative.

Jean Bart n'y figure pas le moins du monde; mais les temps le voulaient ainsi. C'est au roi que revenait l'honneur du grand fait d'armes de Jean Bart. Le roi absorbait tout et résumait toutes les gloires. Tout était en lui et pour lui. Le sujet n'était qu'un de ses membres, une fibre.

La médaille portait d'un côté la proue d'un vaisseau et Cérés, sur le rivage, tendant des épis de blé, avec la légende: *Annona Augusta*.

Cela voulait dire: *Blé royal*.

A l'exergue on lisait: *Fugatis aut captis Batavorum navibus, M.D.C.XCIV*.

"Navires hollandais mis en fuite ou pris, 1694."

C'était, en général, la manière d'écrire l'histoire en ces temps-là. Les livres étaient aussi bons courtisans que les médailles.

De retour à Dunkerque, Jean Bart envoya son fils à Versailles pour annoncer au roi la grande nouvelle. Cornil avait alors dix-sept ans, mais c'était déjà un homme.

Il remit à M. de Pontchartrain la lettre de son père et lui donna verbalement les renseignements les plus précis sur la bataille.

Plein d'admiration pour les hauts faits du père comme pour la mâle assurance du fils, le ministre annonça à Cornil qu'il allait le présenter au roi, alors à St. Germain.

Le jeune messager jeta un regard épouvanté sur son costume poudreux et très peu de cérémonie, en disant: —Monseigneur, je ne paraîtrai jamais ainsi devant Sa Majesté.

—Au contraire, mon ami; le roi vous saura gré de votre empressement.

Une heure après Bart entra chez le roi.

—Sire, dit le ministre en le présentant à Louis XIV, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté le fils de M. Jean Bart, qui vient lui annoncer que son père a repris aux ennemis votre flotte chargée de blé et que ce blé, si impatiemment attendu, est dans vos ports. Voici la lettre de M. Bart.

Le roi parcourut le message, qui parlait probablement du message, car il releva les yeux sur le jeune homme et lui dit avec une vivacité qui n'était point dans ses habitudes:

—Le fils dont parle M. Bart, c'est vous?

—C'est moi-même, sire, répondit Cornil en s'inclinant.

—Vous êtes monté à l'abordage?

—Quand mon père y monte, j'y monte, sire! l'un ne va pas sans l'autre.

—Mais vous êtes bien jeune! —Au reste, ajouta le roi en se retournant vers le ministre, il n'est pas étonnant que le fils de Jean Bart soit brave.

Alors, congédiant le ministre et le marin d'un geste, il dit, à Cornil: —Assurez monsieur votre père qu'il aura bientôt des marques de ma satisfaction.

On raconte que Cornil, peu habitué à se tenir en équilibre sur les parquets frottés de la cour, fit une glissade en se retirant à reculons et tomba. Le roi jeta un cri involontaire et tendit la main; mais Cornil était lesté et se fut bientôt remis sur ses pieds.

Cela donna au roi l'occasion de faire un autre compliment: —On voit que Messieurs Bart, dit-il en riant, sont meilleurs marins qu'écuycers.

L'orgueilleux roi n'en dit jamais plus à ses maréchaux.

Le lendemain, Cornil était nommé enseigne de vaisseau dans



la marine royale. Quant à Jean Bart on lui octroyait de lettres de noblesse.

C'était à cette époque, la plus grande récompense qu'un homme du peuple pût recevoir de la munificence royale.

Les messieurs Bart, comme avait dit Louis XIV, furent en ce moment le sujet de tous les entretiens à la cour et à la ville. Si Cornil fût resté plus longtemps à St. Germain, les grandes dames l'eussent bien vite civilisé. Elles voulurent toutes l'entendre raconter la dernière victoire de son père, et la princesse de Conti, après un entretien avec le jeune héros, lui présenta un fleur qu'elle tenait à la main et lui dit :—présentez cette fleur à votre père, et dites-lui de ma part de la mettre à sa couronne de lauriers.

Jean Bart, l'infatigable coureur, n'avait pas même attendu le retour de son fils pour savoir ce qu'on disait à la cour de sa dernière expédition. Certain que le roi devait être content, il était reparti au bout de quelques jours pour établir avec quatre vaisseaux une croisière sur les côtes d'Angleterre.

Il manqua, dans ces circonstances et sans le savoir, l'une des plus riches prises qui eussent à cette époque osé s'aventurer sur les mers.

Voici le fait.

Il vit partir d'Angleterre le paquebot qui faisait le service ordinaire de la Hollande, et se mit à sa poursuite. Il allait l'attendre à l'embouchure de la Meuse, quand le bâtiment poursuivi se jeta heureusement au milieu d'une flotte de vingt-quatre navires marchands, escortés par trois frégates, en tout quatre-vingt quatre canons.

Jean Bart dut s'arrêter pour prendre des mesures.

L'une des frégates vint résolument sur lui ; mais la mer était mauvaise, le vent violent, et la manœuvre s'opéra si mal, que la frégate fit eau par ses sabords et sombra. Une quinzaine de passagers seulement purent être recueillis par l'escadre française.

Jean Bart apprit que le bâtiment naufragé portait pour un million de lingots d'or et d'argent.

Le hardi capitaine, tout en regrettant ce million englouti attaqua les deux autres frégates, qui résistèrent assez de temps pour permettre à la flotte marchande à au paquebot d'entrer dans la Meuse, et lui échappèrent ensuite en s'échouant à la côte.

Avec un homme aussi actif et aussi indomptable que Jean Bart, le commerce devenait désormais impossible sur la mer du nord. Le fier croiseur était roi de ces parages, et les plus gros navires ne suffisaient plus à protéger les cargaisons du commerce maritime de la Hollande. Les affaires étaient mortes ; les négociants se plaignaient ; il fallait à tout prix sortir d'une telle situation.

Pour en finir d'un seul coup avec leur terrible ennemi, l'Angleterre et la Hollande résolurent d'enfermer le corsaire dans le port de Dunkerque, de bloquer étroitement cette ville et d'en faire même le siège ; en détruisant Dunkerque, on anéantissait les escadres de course, on réduisait Jean Bart à l'inaction. En attendant le résultat final, le blocus donnerait aux négociants la liberté d'expédier ou de faire venir en sûreté leurs marchandises.

Le 4 août 1695, les deux nations envoyèrent huit vaisseaux de guerre au mouillage de Dunkerque, avec ordre de resserrer de plus en plus le blocus, et de bombarder le port et la ville.

Cette démonstration hostile des vaisseaux ennemis n'inquiéta d'abord que faiblement l'intendance de la ville ; mais on vit bientôt arriver plus de cent autres navires, qui se réunirent aux premiers. Le 11 août 1695, toute la flotte ennemie entra dans la rade, et les galiottes à bombes commencèrent à tirer.

C'était un siège par mer en règle.

La ville fit ses préparatifs de défense. Les habitants transportèrent dans la basse ville, à l'abri des projectiles incendiaires, tout ce qui eût pu alimenter l'incendie ; des barriques d'eau furent disposées dans les rues, et l'on dressa des batteries pour répondre au feu des assiégeants.

Jean Bart fut chargé de défendre un des forts, dans lequel il se rendit avec son fils Cornil. Il y fit merveille, coula les brûlots ennemis, éventa leurs navires, rendit vaines toutes leurs tentatives, et inspira son courage à tous ceux qui l'entouraient.

Les alliés furent obligés de lever le siège sans avoir réussi. Ils avaient jeté plus de douze cents bombes dans la ville, mais tout fut inutile contre le courage et la vigilance des assiégés. Dunkerque n'éprouva presque aucun dommage et fit subir des pertes à l'ennemi.

La part de Jean Bart dans ce siège mémorable fut bien particulièrement glorieuse, puisqu'en récompense de sa belle conduite, il reçut de Louis XIV un brevet de deux mille livres de pension en même temps qu'un diplôme de lieutenant pour son fils.

Cornil n'avait que dix-huit ans ; mais il s'était montré le digne fils de l'héroïque Jean Bart, et avait rendu d'immenses services pendant le long siège de sa ville natale.

Au commencement de l'année 1696, Jean Bart reçut du roi une marque d'estime qui dut le toucher bien plus que toutes les distinctions honorifiques ou les pensions. Louis XIV, voulant coopérer d'une manière directe et très-active à la restauration de Jacques II en Angleterre, fit préparer une flotte nombreuse et chargea Jean Bart d'en prendre le commandement général et d'aller rétablir le roi déchu sur son trône, ou du moins de le conduire avec une petite armée sur les côtes d'Angleterre.

L'intrépide capitaine dut être bien fier d'avoir fixé sur lui le choix du roi, qui se connaissait en hommes. La pousseillanimité de Jacques II fit avorter l'expédition. Quand le malheureux monarque apprit qu'une puissante flotte anglo-hollandaise croisait dans la Manche, il n'osa point courir la chance d'une bataille et revint à Saint-Germain.

Pour dédommager son brave capitaine de cette expédition manquée, Louis XIV envoya l'ordre à Jean Bart d'utiliser les navires qu'il avait sous la main dans le port de Dunkerque, et de s'en aller croiser dans le Nord pour entraver le commerce de nos ennemis.

L'idée était bonne, car depuis deux ans bientôt les mers du Nord étaient libres de toute croisière française, et le commerce tant anglais que hollandais, avait lancé ses flottes dans toutes les directions.

En tombant à l'improviste dans ces parages sans défense, Jean Bart allait pouvoir faire des prises énormes.

La nouvelle de son prochain départ tourna toutes les têtes ; des gens qui n'avaient jamais navigué réclamèrent l'honneur de le suivre ; quelques armateurs demandèrent à partager avec lui les profits et la gloire de l'expédition ; le commissaire de la marine, M. du Vergier, déclara qu'il s'embarquerait en personne afin de constater les prises et d'en rendre compte au gouvernement.

Et pourtant cette course présentait des dangers sans nombre ;

il fallait d'abord sortir de la rade, étroitement bloquée toujours par les flottes ennemies, puis se défendre en mer aussi bien qu'attaquer.

Mais Jean Bart commandait l'escadre, et son nom seul était une garantie. A l'ombre de son sabre, on ne craignait rien.

L'armement se fit à la hâte. Jean Bart désigna sept frégates et un brûlot. A cet escadre, déjà imposante, devaient se joindre trois bâtiments d'armateurs. L'intendant, dont l'enthousiasme s'était sensiblement refroidi en quelque jours, vint trouver le chef de l'expédition pour lui demander s'il avait compté les bâtiments ennemis qui croisaient en rade.

—J'ai compté vingt-deux vaisseaux de guerre, répondit Jean Bart.

—Et vous avez l'intention de traverser cette barrière ?

—Cette nuit même.

—Sans combattre.

—A quoi bon ? Les belles prises sont plus loin.

Jean Bart avait bien compté. Dans la soirée de ce jour, 17 mai 1696, il monta sur les dunes, comme il avait déjà fait une fois, et se rendit compte par ses yeux de la position respective des bâtiments du blocus.

Il redescendit au port et donna l'ordre à tous ses gens de se tenir prêts pour minuit. Un départ semblable à celui que nous connaissons s'opéra dans l'ombre. Les canonnières, la mâche à la main, étaient aux pièces, mais aucun ne fit feu, car la flotte ennemie semblait dormir du plus profond sommeil.

Au jour, l'escadre était hors de vue, et Jean Bart dit au commissaire de marine, qu'il avait à son bord :

—Tonnerre de bombe ! monsieur, les choses commencent bien ; mais nous aurons du canon !

VIII

Jean Bart avait compté sans la peur qu'il inspirait au commerce hollandais ; on avait su qu'il était sorti du port de Dunkerque, et en quinze jours les routes de la mer étaient devenues désertes. Pendant un grand mois l'escadre ne rencontra aucun bâtiment, et cependant Jean Bart savait qu'une flotte de plus de cent vaisseaux marchands devait passer sous la protection de cinq navires de guerre.

Enfin, le 13 juin, lassé d'attendre, il expédia des éclaireurs, et apprit que cette flotte était au large et qu'elles se dirigeaient à toutes voiles vers les côtes de la Hollande.

Jean Bart s'en rapprocha et la suivit pendant cinq jours, jugeant qu'il lui serait plus facile de s'en emparer en vue des côtes qu'en pleine mer.

Le moment de l'attaquer était venu, le capitaine prit ses dispositions. Les armateurs devaient séparer les vaisseaux marchands de leur escorte, tandis que Jean Bart tomberait sur cette dernière.

Jamais peut-être la mer du Nord n'avait vu plus formidable attaque, ni plus héroïque défense ; le capitaine Baching, qui commandait les bâtiments de l'escorte, se fit tuer à son poste d'honneur de la main de Jean Bart, et il fallut prendre à l'abordage les cinq bâtiments l'un après l'autre.

Cinquante-cinq navires de la flotte marchande purent échapper, à la faveur du combat. Les quarante-cinq autres restèrent aux mains des armateurs.

Le vent du large avait à peine balayé la fumée de la bataille, qu'on aperçut au loin treize vaisseaux de guerre qui accouraient à la défense de leurs compatriotes. Le danger était grand. Outre qu'il avait perdu du monde et que les survivants étaient harassés, Jean Bart se sentait embarrassé par les prises qu'il avait faites.

Il prit, dans cette nécessité pressante, des mesures énergiques. Il commença par brûler quatre des vaisseaux de guerre capturés, plaça ses prisonniers sur le cinquième dont il encloua les canons et noya la poudre. Ordre fut donné aux prisonniers de le conduire à Dunkerque, et pour garantie de l'exécution de cet ordre, deux capitaines ennemis furent retenus comme otages sur l'escadre française.

Restait le long convoi des marchandises. Jean Bart entassa les cargaisons dans les quinze plus grands, mit le feu aux trente autres, puis l'escadre déploya ses voiles et s'échappa au large pour rentrer quelques jours après à Dunkerque sans autre aventure.

M. le commissaire général de la marine du Vergier n'avait pas été inutile pendant l'expédition. En sa qualité de représentant du trésor public, il avait surveillé la dépense, empêché le gaspillage, pesé les rations, et était venu se plaindre un jour à Jean Bart que la dépense du suif était trop considérable.

Le capitaine sourit de l'intention qu'avait M. le commissaire général de faire des économies de bouts de chandelle.

—Vous savez, lui dit-il qu'on sonde à chaque instant du jour et de la nuit, et que le fil de sonde est graissé à chaque opération.

—J'y veillerai.

—C'est bien, monsieur ; je vais donner l'ordre qu'on vous prévienne à chaque coup de sonde. Vous pourrez ainsi constater la dépense de suif.

Le commissaire ne comprit pas, salua gravement et se retira. A la nuit on le prévint qu'on allait sonder. Il se rendit sur le pont pour assister à l'opération.

Une heure après, même invitation, puis encore une heure après ; puis de demi-heure en demi-heure, toute la nuit, si bien qu'au jour il envoya promener les sondeurs et comprit enfin que Jean Bart s'était moqué de lui.

La dernière victoire du hardi capitaine avait épouvané le commerce hollandais ; aucun navire de ce pays n'osait plus sortir.

Louis XIV appela de nouveau à Versailles son vaillant champion, et lui dit qu'il ne le retiendrait pas longtemps.

Il voulut lui annoncer lui-même qu'il le nommait chef d'escadre.

Pour tout remerciement, Jean Bart lui dit avec un noble orgueil :

—Vous faites bien, sire !

En même temps qu'il était un grand marin, le nouveau chef d'escadre n'avait jamais cessé d'être un excellent père. Il avait, cette fois, amené son fils Cornil à la cour pour lui faire prendre l'air du beau monde et le civiliser autant que cela se trouvait dans la mesure du possible.

Cornil n'avait fait aucune difficulté. De bons souvenirs le rappelaient dans ce monde où comtesses et marquises avaient d'adorables faiblesses pour les loups de mer. Le brave enfant était beaucoup plus civilisé que ne le pensait son illustre père, et il fut introuvable toute une soirée quand vint l'heure de reprendre le chemin de Dunkerque.

—Tu as donc peur de ce monde élégant, tonnerre ! éclata Jean Bart en le retrouvant le soir, fort tard, dans sa chambre.

—Pourquoi ? demanda Cornil.

—Tu te caches !

—Il y a à se cacher et se cacher.

—D'où viens-tu ?

—De prendre une leçon de politesse.

—Tiens-toi prêt pour partir demain à la première heure.

—Impossible !

—Pourquoi ça ? tonnerre !

—Parce qu'ayant reçu ce soir une leçon, j'en rends une demain, dans la matinée. Donnant, donnant !

Jean Bart ne comprit pas le sens de cette réponse, et n'en demanda pas davantage. Cornil profitait si bien de son séjour à Versailles et prenait de si beaux airs, que l'excellent père, faible comme tous les cœurs aimants, consentit à retarder son départ.

Au point du jour, le lendemain, Cornil sortit en grande tenue.

Jean Bart ne songea même pas à lui demander où il allait ainsi.

Le soir, le ministre de la marine appela le chef d'escadre, et lui dit avec le plus grand sérieux :

—Eh bien, monsieur Bart, il paraît que votre fils en fait de belles ! Sa Majesté sait tout ce qui s'est passé.

—Sa Majesté en sait plus que moi, répondit le marin.

—Vous ignorez ce duel ?

—Un duel ?

—A la suite d'une aventure d'amour.

—Ces choses-là ne se disent point aux pères, monseigneur ; voilà pourquoi Cornil ne m'en a rien dit.

—Il a presque tué le comte X.

Ça ne m'étonne pas, monseigneur ; Cornil est la plus fine lame qu'on puisse trouver sur les flottes de Sa Majesté.

—Monsieur Bart, c'est une affaire qui peut faire du bruit ; je vous conseille de ne pas demeurer davantage à Versailles ; je serais désolé d'avoir à sévir contre un officier du mérite de votre fils.

Moitié grondant, moitié souriant d'orgueil, Jean Bart emmena Cornil à Paris, où il avait reçu l'ordre d'attendre le bon plaisir de Sa Majesté.

Il fut ensuite dit au nouveau chef d'escadre de se rendre à Dunkerque sans délai pour prendre le commandement d'une nouvelle expédition.

Il s'agissait de conduire le prince de Conti en Pologne, où la vacance du trône, ouverte par la mort de l'illustre Jean Sobieski, appelait les prétendants pour la prochaine élection.

Jean Bart seul pouvait conduire sain et sauf le candidat de Louis XIV. Il ne partit de Dunkerque que le 6 septembre 1697, pour arriver à Dantzic le 26 du même mois.

Le prince de Conti n'était pas un homme énergique, tant s'en faut. Les croisières ennemies le faisaient trembler, et un jour il dit à Jean Bart :

—Ces gros bâtiments, que nous venons d'éviter, auraient pu nous prendre, s'ils nous avaient attaqués au passage.

—Nous prendre ? répondit Jean Bart, ni eux ni d'autres !

—Qu'auriez-vous fait ?

—Tonnerre de bombe ! mon prince ; plutôt que de me rendre, j'aurais fait mettre le feu au vaisseau ; nous aurions sauté et ils ne nous auraient pas pris.

—Vous eussiez fait cela ? dit le prince avec terreur.

—Cornil était descendu à la sainte-barbe et eût mis le feu aux poudres.

—Le remède est pire que le mal ; je vous défends d'en faire usage tant que je serai sur votre vaisseau !

Jean Bart ne promit point d'obéir. Il est probable qu'il mettait son honneur de marin au-dessus de la vie d'un prétendant, et qu'il eût fait sauter en l'air, plutôt que d'amener son pavillon, toutes les ambitions de M. le prince de Conti.

Le prince fut moins heureux dans ses desseins que dans son voyage ; l'élection trompa son attente et nomma au trône de Pologne l'électeur de Saxe, qui prit le nom d'Auguste II.

Quant au candidat français évincé, Jean Bart le ramena où il l'avait pris.

La paix de Ryswick calma l'Europe, et le brillant chef d'escadre se reposa de ses longues fatigues, au milieu de sa nombreuse famille. Il n'avait que cinquante ans et était dans la force de l'âge.

Le héros couvert de gloire devint dans son intérieur un père tendre et attentionné. Il emmenait souvent ses enfants à la campagne, chez un brave oncle, curé de Drinckam, où il faisait tous les frais de la maison pendant ses nombreux séjours.

La paix de Ryswick avait été signée en septembre 1697. Au commencement du printemps de 1698, voyant que cette paix promettait d'être durable, Jean Bart fit de grands préparatifs de départ, et annonça à sa famille qu'on allait passer au moins trois mois da la belle saison chez l'abbé Nicolas Bart, à Drinckam.

(A continuer.)

LE PATRIOTISME EN ALSACE.

On sait que le patriotisme, lorsqu'il est comprimé de façon ou d'autre, trouve toujours des moyens de s'affirmer d'une manière touchante et inattendue. Le journal *La Patrie*, de Genève, nous en apporte une nouvelle preuve, et cette preuve lui est fournie par les Alsaciennes :

Il nous est communiqué, dit ce journal, un fait qui prouve combien les Alsaciens tiennent à la France, et comment par tous les moyens en leur pouvoir ils montrent leurs affections. Ainsi, défense a été faite aux dames de porter des vêtements aux trois couleurs françaises ; que font-elles ? elles s'entendent trois ensemble, et chacune porte un vêtement quelconque, ou ruban etc., d'une couleur différente ; à la promenade, on ne voit plus que des réunions de trois dames dont l'une a par exemple : un chapeau avec rubans rouges, l'autre avec rubans blancs, et la troisième avec rubans bleus. Il en est de même pour les corsages, les robes, etc. Rien de plus curieux que cette bigarrure.

Il a été récemment fabriqué des chemises dont le fond est ou bleu ou blanc ; sur ce fond sont imprimées des lettres à distance les unes des autres, comme des petits bouquets imprimés et semés sur étoffe ; ces lettres sont : FRANCE et sont en couleurs qui s'allient avec celle de l'étoffe, forment les trois couleurs françaises.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

MARIAGE.

A Danielsonville, Conn., le 27 Août, par le Rev. J. Princen, M. François Tétraut, à Dlle. Céline St. Onge. Les garçons et filles d'honneur étaient M. A. A. Rinfrette et Dlle. Flavie St. Onge, M. O. Demers et Dlle. Marie St. Onge, M. U. L. Rocheleau et Dlle. Marie M. Bouchard.

DÉCÈS.

A Milford, Mass., le 4 courant, Séraphine Miller, épouse de Louis Laviolotte, à l'âge de 23 ans et 7 mois.

**LA FEMME DE L'EX-PÈRE HYACINTHE.** — Beaucoup de personnes de cette ville et de Brooklyn doivent se souvenir, dit le "World" de New-York, de la vie quelque peu aventureuse de Mme. Emelie Meriman qui vient d'épouser le Père Hyacinthe, à Londres. Quelques années avant la mort de son mari, elle se sépara de lui, vendit une petite maison et une couple d'emplacements qu'il lui avait donnés dans Brooklyn et commença à voyager avec sa fille en qualité d'agent pour un "corset patenté" et comme correspondante de journaux, mais elle ne réussit pas. Dans un voyage en Europe, Mme. Meriman se convertit au catholicisme. A la mort de son mari elle revint à New-York pour toucher la prime d'assurance sur sa vie. Pendant son séjour en cette ville, elle retourna au protestantisme. Elle laissa bientôt New-York pour passer à Paris où le Père Hyacinthe convertit de nouveau, au catholicisme, cette femme qui, elle, le convertit à son tour au mariage.

**BAINS AU REQUIN.**—On lit dans le "Courrier de San Francisco: "

Voici un fait qui va donner à réfléchir aux personnes qui prennent des bains de mer. Vendredi, un M. Richardson faisait baigner son chien—un magnifique terre-neuve—auprès de Long Bridge, quand tout à coup l'animal, qui s'était avancé assez loin du bord, jeta un hurlement de terreur, et on le vit rebrousse chemin et nager avec énergie vers la terre. Un instant après, l'apparition à la surface de l'eau, de la nageoire brillante d'un requin fit comprendre aux curieux qui se trouvaient sur la grève le danger que courait le chien. Celui-ci, en dépit de ses efforts désespérés, perdait évidemment du terrain. Son maître tira alors un petit revolver de poche et fit à tout hasard feu dans la direction du requin, mais c'eût été un miracle qu'il l'eût atteint à la distance où il se trouvait et avec une pareille arme. Quelques secondes s'écoulèrent, puis on vit le requin plonger; un instant après, le chien souleva une dernière fois la tête hors de l'eau, jeta un cri et disparut; on put distinguer un petit filet rougeâtre, quelques bouillonnements, et ce fut tout. M. Richardson dit qu'il n'aurait pas donné son chien pour \$250

**POUDRE ALLEMANDE,**  
SURNOMMÉE

**THE COOK'S FRIEND**

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERES RESPECTABLES. 3-33 zz.

**SALLE ST. PATRICE.**

LUNDI ET MARDI AU SOIR.—SEPT. 23 ET 24.

LA GRANDE ÉTOILE LYRIQUE

ROSA D'ERINA,

PRIMA DONNA D'IRLANDE,

Dans ses représentations uniques, originales et classiques.

MUSIQUE DE TOUS LES PAYS, démontrant les beautés de la musique sacrée, classique, d'opéra et de ballade de France, d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, d'Angleterre, d'Irlande, d'Ecosse et d'Amérique.

Il y aura chaque soir changement de programme.

Admission: Sièges réservés, \$1; Sièges non réservés, 75 centimes; Gallerie, 50 centimes.

On peut se procurer des billets d'admission et programme aux magasins de musique de Prince et Gould.

Les portes s'ouvriront à 7.30. La représentation commencera à 8. Voitures, 10 heures. 3-38a

**ROMAN CANADIEN.**

**L'INTENDANT BIGOT,**

PAR JOSEPH MARMETTE.

**BROCHURE DE 94 PAGES GRAND 8vo.**

PRIX 25 CENTS.

Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents.

S'adresser aux bureaux de L'Opinion Publique, No. 1, Côte de la Place d'Armes et 319 rue St. Antoine. 3-30 d.

LEGGO & Cie.,

LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPISTES, STEREO-TYPISTES, GRAVEURS, CHROMO ET PHOTO-LITHOGRAPHES, PHOTOGRAPHES, ET IMPRIMEURS.

Bureau: No. 1, Côte de la Place d'Armes } MONTREAL.  
Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine.

On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très modiques.

**A. PILON & CIE.,**  
381 1/2 RUE STE. CATHERINE,  
Enseigne de la Boule Verte,

VIENNENT de recevoir leur assortiment de marchandises d'automne et d'hiver, avec une grande variété de modes. Cet assortiment défile toute compétition. 3-24m

**BONNE NOUVELLE.**



NOUS, Soussignés, venons d'ouvrir un magasin de MARCHAND TAILLEUR, sur un haut pied, et sollicitons respectueusement une visite de nos nombreux amis et du public en général. Notre assortiment en fait de Draps, Tweeds, Flanelles, etc., etc., est le plus complet.

Ouvrages et coupes. garantis.  
**GRUNDLER & LEBLANC,**  
No. 246 RUE ST. JOSEPH. 3-34 m



AVIS AUX CONTRACTEURS.

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné et endossées, "Soumission pour Bureau de Poste, Ottawa," seront reçues à ce Bureau Jusqu'à SAMEDI, le 5 Octobre prochain, à MIDI, pour la construction et l'achèvement d'un nouveau Bureau de Poste, à Ottawa.

On peut voir les plans et devis au Bureau de Walter Chesterton, Ecr., Architecte, Ottawa, MERCREDI, le 18 courant.

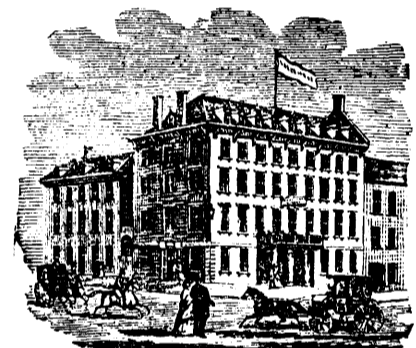
On devra annexer à chaque soumission les signatures de deux personnes solvables et responsables, donnant des garanties pour l'accomplissement du contrat.

Le Département ne s'oblige pas à recevoir la soumission la moins chère ou telle et telle soumission.

F. BRAUN,  
Secrétaire.

Département des Travaux Publics, }  
Ottawa, 12 Sept. 1872. } 3-38e

**HOTEL DU CANADA,**  
17 et 19, Rue St. Gabriel,  
MONTREAL.



CET HOTEL de première classe, situé au centre de la ville, a été entièrement renouvelé et garni avec tout le luxe moderne.

Des Omnibus se rendent aux stations de chemins de fer et aux bateaux à vapeur.

3-28 p A. BÉLIVEAU, Propriétaire.

**COURS ELEMENTAIRE**

DE  
**BOTANIQUE**

ET  
**FLORE DU CANADA**

A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION  
PAR  
**L'ABBÉ J. MOYEN,**  
PROFESSEUR DE SCIENCES NATURELLES, AU  
COLLÈGE DE MONTREAL.

1 Volume in-8 de 334 pages et de 46 planches.  
Prix: Cartonneté, \$1.20.—\$12.00 la douzaine.

Le Cours Élémentaire seul, (62 ps. et 31 planches.)  
Cartonné, \$0.40.—\$4.00 la douzaine.

En vente aux bureaux de L'Opinion Publique, No. 1, Côte de la Place d'Armes, Montréal, et chez tous les libraires du Canada. 3-24 tf.

DÉPARTEMENT DES DOUANES  
Ottawa, 29 Août 1872.

L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 12 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE,  
Com. Issaire des Douanes. tf

**LIBRAIRIE NOUVELLE**

**ALPHONSE DOUTRE ET CIE.,**  
(Coin des Rues Notre Dame et St. Gabriel,)  
MONTREAL.

Reçoivent constamment ce qu'il y a de plus nouveaux en  
ROMANS, DROIT, MÉDECINE, &c.

Toutes demandes pour livres seront exécutées avec la plus grande promptitude. 3-5ms

LE SOUSSIGNÉ OFFRE EN VENTE:  
GLACIÈRES ET SABOTIERS améliorés, COUVERTS en fil de fer: aussi un assortiment de CORNICIERS et ORNEMENTS DE RIDEAUX.

L. A. SURVEYER,  
524, Rue Craig, Montréal.

3-23zd

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1876

MÉDAILLE DE 1ÈRE CLASSE,  
**ALFRED LABARRAQUE & Cie.**

**QUINIUM LABARRAQUE**

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine à Paris.

Le Quinium Labarraque est un vin éminemment tonique et fébrifuge destiné à remplacer toutes les autres préparations de quinquina.

Les vins de quinquina ordinairement employés en médecine se préparent avec des écorces de quinquina dont la richesse en principes actifs est extrêmement variable; de plus en raison de leur mode de préparation, ces vins ne contiennent que des traces de principes actifs.

Le Quinium Labarraque approuvé par l'Académie de médecine, constitue au contraire, un médicament de composition déterminée, riche en principes actifs, sur lequel les médecins et les malades peuvent toujours compter.

Le Quinium Labarraque se prescrit avec succès aux personnes faibles et débilitées, soit par diverses causes d'affaiblissement, soit par suite de maladies; aux adolescents fatigués par une croissance trop rapide; aux jeunes filles qui ont de la peine à se former et à se développer; aux femmes en couches et aux vieillards épuisés par l'âge ou la maladie. C'est le meilleur préservatif des fièvres.

Dans les cas de chlorose, anémie, pâles couleurs, ce vin est un puissant auxiliaire des ferrugineux. Associé par exemple aux pilules de VALLET, il produit des effets remarquables par la rapidité de son action.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal, Ed. GIROUX, Québec.

**GOUDRON DE GUYOT.**

Liquueur Concentrée et Titree.

M. Guyot est parvenu à enlever au goudron son acreté et son amertume insupportables et à le rendre très soluble. Mettant à profit cette heureuse découverte, il prépare une liqueur concentrée de goudron, qui, sous un petit volume, contient une grande proportion de principes actifs.

pour obtenir à l'instant un verre d'excellente eau de goudron sans goût désagréable. Chacun peut ainsi préparer soi-même son eau de goudron au moment du besoin, ce qui offre économie de temps, facilité de transport et évite le manquement si désagréable du goudron.

Le Goudron de Guyot a donc tous les avantages de l'eau de goudron ordinaire, sans en avoir les inconvénients. Il suffit d'en verser une cuillerée à café dans un verre d'eau

Le Goudron de Guyot remplace avec avantage bien des tisanes plus ou moins inertes, dans les cas de rhumes, bronchites, toux, catarrhes.

Le Goudron de Guyot est employé avec le plus grand succès dans les maladies suivantes:

**EN BOISSON:**— Une cuillerée à café pour un verre d'eau, ou deux cuillerées à bouche par bouteille.

**BRONCHITES**  
**CATARRHE DE LA VESSIE**  
**RHUMES**  
**TOUX OPINIÂTRE**  
**IRRITATION DE POITRINE**  
**COQUELUCHE.**

**EN LOTIONS:**— Liqueur pure ou étendue d'un peu d'eau.

**AFFECTIONS DE LA PEAU**  
**DEMANGEAISONS**  
**MALADIES DU CUIR CHEVELU.**

**EN INJECTIONS:**— Une partie de liqueur et quatre d'eau.—Efficacité toute spéciale.

**ÉCOULEMENTS ANCIENS OU RÉCENTS**  
**CATARRHE DE LA VESSIE.**

Le Goudron de Guyot a été expérimenté avec un véritable succès dans les principaux hôpitaux de France, de Belgique et d'Espagne. Il a été reconnu que, par les temps chauds, il constitue la boisson la plus hygiénique, et surtout pendant les temps d'épidémie.—Une instruction accompagne chaque flacon.

**PRIX DU FLACON: 2 FRANCS.**

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec.

**CHARBON DE BELLOC.**

Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine le 27 Décembre, 1849.

C'est surtout à ses propriétés éminemment absorbantes, que le Charbon de Belloc doit sa grande efficacité. Il est spécialement recommandé contre les affections suivantes:

**CASTRALGIES**  
**DYSPEPSIE**  
**PYROSIS**  
**AIGREURS**  
**DIGESTIONS DIFFICILES**  
**CRAMPES D'ESTOMAC**  
**CONSTIPATION**  
**COLIQUES**  
**DIARRHÉE**  
**DYSENTERIE**  
**CHOLÉRIQUE.**

MODE D'EMPLOI.—Le Charbon de Belloc se prend avant ou après chaque repas, sous forme de POUX ou sous forme de PASTILLES. Le plus souvent, le bien-être se fait sentir dès les premières doses. Une instruction détaillée accompagne chaque flacon de poudre et chaque boîte de pastilles.

**PRIX DU FLACON: 2 FRANCS.**

**PRIX DE LA BOITE: 1 FRANCO 50.**

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA:

DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec

3-14 m

USINES À METAUX DE LA PUISSANCE.

(Établies en 1828.)

**CHARLES GARTH & CIE.**

MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS

De Cuivre à l'usage des plombiers, ingénieurs et ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc.

Toutes sortes d'ouvrages pour Raffineries de sucre, distilleries, brasseries, appareils à gaz et à eau. On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés, les conservatoires, les serres, etc. par le moyen de la vapeur ou de l'air chaud.

Bureau et Manufacture  
No. 536 à 542, RUE CRAIG,  
MONTREAL,  
77 Rue St. Jacques.

CHARLES GARTH,  
JAMES MATTINSON,  
H. W. GARTH. 3-22 m

**\$50,000 VALANT**

CONSISTANT EN

**HARDES FAITES.**  
DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX,  
MERCERIES, &c., &c., &c.  
Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude.

Une visite est sollicitée.  
R. DEZIEL,  
131, Rue St. Joseph. 3-22 m

**SIROP DE GOMME D'EPINETTE**  
**ROUGE DE GRAY.**

LES effets de la Gomme d'Epinette Rouge dans les maladies des Pouxons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

Prix: 25 centimes par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. En gros et en détail chez le préparateur

HENRY R. GRAY  
PHARMACIEN,  
144 Rue St. Laurent,  
MONTREAL. 3-25 m

(Établi en 1859.)



**O. DESMARAIS,**  
PHOTOGRAPHE.  
Coin des rues Craig et St. Laurent,  
MONTREAL.

On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographies encadrées à bon marché. 3-20 m

**F. X. BEAUCHAMP,**

(Successeur de D. Smilie.)

**BIJOUTIER ET IMPORTATEUR DE**  
**PIERRES PRECIEUSES.**  
134—RUE ST. FRANCOIS-XAVIER—134

MONTREAL. 2-45 m

"The Canadian Illustrated News"  
Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE..... \$4.00 par an.  
PAR NUMERO..... 10 Centimes.

**CLUBS.**

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile.

Port: 5 centimes par trois mois, payables d'avance par les abonnés, à leurs bureaux de poste respectifs. Les remises d'argent, par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Éditeur.

On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centimes la ligne, payable d'avance.

AGENCE GENERALE:  
1--COTE DE LA PLACE D'ARMES--1

BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS:  
319—RUE ST. ANTOINE—319

"L'Opinion Publique"

**JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE**  
Publié tous les Jendis à Montréal, Canada,

Par GEORGE E. DESBARATS & Cie.

ABONNEMENT.....\$3.00 par année

Aux États-Unis..... 3.50

Par numéro..... 7 Centimes

Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES.....10 Centimes la ligne pour chaque insertion.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.

On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier.

Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes.

L'agent collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements.

Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance.

Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration

**FRAIS DE POSTE—ATTENTION!**

Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centimes par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de centimes qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à l'Opinion Publique ou aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal.

Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du journal.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.